

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 697. — 20 Août 1870

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

#### SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Plan de la bataille de Forbach. — Bulletin de la guerre. — Les places françaises, par Charles Joliet. — La petite Marie, par Louis Dépret. — Correspondance. — Le général Changarnier. — Le colonel d'Espéuilles. — Courrier du

Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

GRAVURES : Le général Changarnier et l'Empereur en avant du village de Faulquemont. — Bataille de Forbach; plan de la bataille. — Le col du Pigeonnier. — Bataille de

Wissembourg. — Travaux exécutés aux fortifications de Paris. — La place de la Concorde le jour de la réouverture des Chambres. — La vente du *Moniteur universel* au kiosque du quai Voltaire. — Le général Changarnier et le colonel d'Espéuilles. — Les canons du mont Valérien transportés aux fortifications. — Les troupes fédérales à Bâle. — Vue de Sarrebrück.



METZ. — Le général Changarnier et l'Empereur en avant du village de Faulquemont reconnaissant les positions de l'ennemi.

(D'après le croquis de M. Moulin, notre correspondant.)



## COURRIER DE PARIS

Paris est tout à fait revenu de sa stupeur première, et pour peu que les événements nous vengent de nos premiers revers, vous allez le voir refluer en un tour de main. La leçon si pesante, si cruelle ne lui aura servi de rien.

Nous ne sommes point sortis d'affaire, hélas ! mais, à notre sens, la situation ne peut pas beaucoup s'aggraver. Le territoire est envahi, c'est là la grande douleur, l'angoisse profonde que rien ne calme ; chaque pas en avant sera un tel danger pour l'armée ennemie, que nous souhaitons de la voir venir dans nos grandes plaines où on se combat face à face.

Ce ne sont plus là ces bois de sapins qui cachent un corps d'armée tout entier, des collines abruptes où la cavalerie devient inutile ; il faudra s'attaquer face à face ; et, sans forfanterie, on peut permettre à l'ennemi d'amener là des forces supérieures aux nôtres.

Je proposerais d'inscrire les noms de Wissembourg, de Reichshoffen et de Forbach sur une colonne commémorative. Nous avons été vaincus, mais de telles défaites sont des victoires.

A mesure qu'on connaît les détails, les épisodes de ces rencontres, l'admiration qu'on a pour l'armée française grandit davantage. Ce n'étaient que traits d'héroïsme, prodiges de valeur obscurément accomplis dans un coin du champ de bataille, ou sacrifices héroïques consommés à la face de toute l'armée prussienne.

Je conseille à ceux qui n'ont point encore perdu l'amour du sol natal et qui, la nuit, dans leur insomnie, voient se dresser devant eux le fantôme de la patrie en deuil, de rechercher pour se reconforter l'âme et le cœur, les journaux anglais et allemands, qui chaque jour, peu à peu, publient les détails des grands combats qui ont livré à l'ennemi le territoire français.

C'est navrant sans doute, mais qu'elle belle chute ! Il y a des Thermopyles dans tout cela, chaque soldat est un héros.

Tout d'abord, à distance, en face d'un revers qui avait pour résultat immédiat de livrer au vainqueur le passage des Vosges, la stupeur a été profonde.

Nous avons appris la fatale nouvelle dans un petit village des Vosges, un endroit bienfaisant où chaque année nous allons chercher la santé, à Vittelet.

Ceux qui ont vu la désolation morne ou l'explosion de colère d'une ville immense comme Paris, ne savent pas tout ; il faut voir ces villages effarés, ces champs déserts, la panique s'emparant des habitants, les vieilles femmes ridées, au seuil des chaumières, levant les bras au ciel et invoquant les secours d'en haut.

« Nous les avons vus en 1813, criaient-elles en nous voyant passer ; ils viendront encore, c'est leur chemin. » — Et avec cette terreur enfantine qui ne calcule pas et ne sait se rendre compte ni des distances, ni du temps fatalement nécessaire et encore moins, naturellement, de la marche stratégique de l'ennemi, tous l'attendaient sur l'heure, comme si trois cent mille hommes pouvaient sauter dans un train dont la locomotive chauffe en gare.

Je ne parle point de l'or et des objets précieux enfouis, des émigrations rapides, des effarements sans nom de toutes ces populations sans défense, de ce mouvement fébrile que nous avons observé sur notre route, nous comprenons tout cela, car nous avons constaté que, presque nulle part, il ne s'est constitué immédiatement, sous le coup de ces événements, un de ces comités virils qui prend à tâche de rassurer une population dans de tels moments de panique.

Je sais bien que les dépêches elles-mêmes étaient conçues dans des termes exagérés, mais c'est le devoir d'un maire, d'un prêtre, d'un juge, d'un sol-

dat ou d'un médecin, enfin des hommes éclairés de ces petits endroits en dehors des voies de communication, de faire la lumière et de ramener les choses à leurs justes proportions.

Les alarmistes que nous avons vus courir de village en village, répandant la terreur, nous ont fait bien du mal, mais rien ne dépasse, en fait d'alarme réelle, constante et légitime celle que cause l'absence de nouvelles ; c'est là la source de ce découragement qui s'est emparé de tous. C'est mon éternel étonnement de voir que quand des millions d'hommes, un aussi grand pays que la France ont les yeux tournés vers le théâtre de la guerre, trois ou quatre fois le jour on n'adresse pas une communication constatant l'état des choses. « Ce rien de nouveau au quartier général, » ne suffit pas, il faut à côté de cela le « Journal de la Guerre, » pour ainsi dire, fait de toutes ces bribes intéressantes ; reconnaissances, espions surpris, état sanitaire, moral des troupes, observations faites sur l'ennemi, etc., etc., enfin ce qui constitue la vie de la guerre.

Ces communications, en tant qu'elles n'ont rien de dangereux pour les opérations, ont cet énorme avantage de nous tenir en haleine, de nous laisser en rapport avec l'armée, d'établir entre elle et nous le contact magnétique. Si nous, à notre tour, nous prouvons à l'armée que nous attendons tout d'elle et que la patrie est touchée des immenses sacrifices qu'elle fait pour la sauver, tout en ira mieux.

..

Les trois engagements successifs sont donc bien connus désormais, et le résultat de tous trois est justement le contraire de ce qu'en faisait l'impression publique.

Wissembourg, Wörth et Forbach, qui semblaient avoir perdu la France la sauvent.

C'est absolument vrai. Si Mac-Mahon avait opéré autrement qu'il l'a fait, si Douay, si Colson, si Roult, si les turcos, les zouaves, les cuirassiers, les chasseurs, si l'armée tout entière enfin n'avaient pas été des héros et ne s'étaient point fait hacher, décimer, cribler pour arrêter là l'ennemi, il entrerait au cœur du pays du même coup, soutenu par un prestige immense qui l'eût certainement poussé encore plus en avant sous Paris même.

Mais Mac-Mahon l'a arrêté ; il lui a fait subir des pertes énormes et hors de proportion avec les siennes déjà si cruelles.

Je ne parle pas du maréchal lui-même ; il a été épique et grand comme un héros de légende, mais je parle même de ses mouvements. Les Anglais qui ont assisté à la bataille ont raconté que quand, par un prodige de science militaire, il a fait exécuter sous le feu épouvantable de l'ennemi la grande conversion qui assurait la retraite de ses troupes, il n'y a eu qu'un cri d'admiration dans l'état-major prussien.

Il eût été heureux pour nos troupes que l'ennemi n'eût point attaqué, et jamais nous ne comprendrions comment un corps d'armée peut avoir devant soi, même caché dans un bois de sapin, un autre corps d'armée tout entier sans qu'il en soupçonne la présence. Il nous est arrivé de suivre des reconnaissances, de les pousser à plusieurs lieues, elles étaient soutenues par du canon, on faisait tuer quelques hommes, mais on savait au moins ce qu'on voulait savoir et on pouvait compter, ou à peu près, les forces en présence desquelles on se trouvait.

Mais, la bataille fatale étant donnée, elle a été admirablement menée, toutes les lettres de l'armée le disent, toutes les assertions le confirment. C'est le système général des corps d'armée détachés qui était mauvais ; si ces corps se fussent donné la main pour se réunir à un moment donné, on opposait le nombre au nombre, un corps de trente-trois mille hommes ne se mesurait pas avec cent mille Prussiens, et, étant donnée la valeur française, qu'il n'eût pas été moindre, on pouvait vaincre.

..

Nous avons la prétention de ne flatter que l'infortune, et nous voudrions que les lignes que nous écrivons aujourd'hui tombent sous les yeux de ce

maréchal qu'on a bien décidément surnommé dans l'armée le « Brave des braves ».

A qui devons-nous, depuis le six août, de n'avoir que l'engagement signalé le 14 au soir par le télégraphe, et qui annonce qu'au moment où l'armée passait la Moselle, les Prussiens qui nous attaquaient ont été repoussés après quatre heures de combat, avec des pertes considérables ? Nous le devons à Mac-Mahon, dont la vigueur pendant le combat et l'habileté pendant la retraite ont été à la hauteur de la situation.

Faut-il maintenant parler de la conduite personnelle du maréchal, elle est, je le répète, digne des plus grands noms de notre histoire militaire. Il n'a rien ignoré de ce que lui coûterait cette terrible journée, et c'est avec la conscience du sacrifice qu'il a ordonné les mouvements qui nous ont sauvés. Disons aussi que ses troupes ont été véritablement françaises. Quel beau trépas ! Cela fait envie, le cœur saute et le sang bout quand on pense au dévouement de ces cuirassiers qui savent qu'ils vont mourir et qui s'avancent sur le champ de bataille comme à la parade.

On ne saura jamais ce qu'il y a eu là d'héroïsme muet. Je le répète, de telles défaites valent des victoires. La France a la devise du roi chevalier, et même en admettant que Dieu nous abandonne et que les héros prussiens, supérieurs en nombre, triomphant de nos armes, nous avons un héritage à défendre, une longue tradition de courage, de loyauté et de puissance à conserver ; il faut les défendre pied à pied pour les léguer à nos enfants. Si nous mourons, nous, l'héritage restera intact et c'est le point important, il faut que nos petits-enfants puissent dire : « Ils ont été bien malheureux, mais ils ont été héroïques et ils ont tout perdu « fors l'honneur ».

L'extrémité est cruelle, sans doute, douloureuse pour la nation française, mais s'y préparer noblement est le seul moyen sûr de la conjurer. Nous n'en viendrons pas là, rassurez-vous tous, mais y fussions-nous arrivés par impossible, tombons avec dignité, et que le monde dise : — La France était un pays de patriotes, et chaque Français s'est conduit en héros.

..

La situation des correspondants de journaux aux armées a été mal définie, et elle a amené les tristes résultats que chacun connaît.

Sur quinze représentants de journaux, une douzaine d'entr'eux, tout au moins, ont été blessés ou faits prisonniers, et si certaine partie de la presse avait déployé trop de jactance et abusé du MOI, il faut reconnaître que le sang a purifié tout cela, et que ce bataillon de journalistes a fait bravement son devoir.

M. Jannerod, du journal *le Temps*, ancien officier de l'armée d'Italie, a été fait prisonnier, et, amené devant le général ennemi, il a pu juger par lui-même des forces prussiennes. On l'a traité avec humanité, du reste, et le danger le plus réel qu'il a couru a été celui d'être pris à nos avant-postes pour un espion. Ses lettres ont été très-remarquées.

M. Jesierzki, de *l'Opinion nationale*, dont les correspondances ont fait une réelle impression, a disparu pendant six jours, et a été pris aussi par l'ennemi.

M. Chesnier du Chesne, et M. Schnaiter, de *l'Univers*, n'ont pas encore reparu ; M. Veuillot, qui avait confié à ce dernier la mission de représenter son journal, le demande partout.

MM. Chabrillat et Cardon, du *Figaro*, ont été faits prisonniers, attachés avec des cordes et conduits devant le prince royal, qui les a fait mettre en liberté.

Paul de Katow, qui était envoyé à la fois par *le Monde illustré* comme dessinateur, et par *le Gaulois* comme écrivain, a disparu pendant longtemps. Nous l'avons cru grièvement blessé sur de faux rapports, et il est revenu avec une contusion, éraflé par une balle, et la redingote percée en trois endroits.

M. Cahun, du *Moniteur universel*, a eu aussi son odyssée. M. Edmond Texier, M. Amédée Achar, qui avaient la grande expérience de la guerre, n'ont



pas été se jeter à l'aventure sur un champ de bataille, et leurs récits ont beaucoup porté. Celui de M. Achard, sur la mort du général Douay et sur la charge des cuirassiers, a été reproduit par tous les journaux.

M. Jules Claretie s'était associé, le jour de la bataille de Froeschviller, au sort de M. Edmond About, et nous avons espéré un instant qu'il pourrait dire ce qu'est devenu l'auteur de *la Grèce contemporaine*.

Comme on le faisait réclamer par la voie de tous les journaux, l'entrefilet tomba sous les yeux d'un abonné du journal *le Temps*, qui s'empressa d'écrire à ce journal que le dimanche 7 août à midi et demi on avait vu M. Edmond About arrêté à Saar-Union, sur la route; il était en voiture et causait avec le percepteur.

Donc il n'avait pas été blessé à Froeschviller et à Forbach, et ce qui pouvait lui arriver de plus grave, c'était d'avoir été fait prisonnier à Saverne, où il habitait et où il aurait essayé de rentrer pour protéger les siens. On assurait même que sa demeure servait de résidence au quartier général Prussien.

Aujourd'hui l'écrivain est retrouvé; il a publié son journal de la guerre; il avait simplement été séquestré pendant huit jours par l'ennemi. M. About avait voulu rentrer à Saverne après la retraite de Mac-Mahon, il a failli payer de la vie ce désir de rejoindre sa femme et ses enfants.

\*\*

Nous avions dès le commencement de la campagne des idées très-arrêtées sur la position des journalistes à l'armée du Rhin. Le ministère nous a demandé des notes à ce sujet, nous les avons données et voici quel était notre projet. Si on l'eût suivi, la population française eût été vraiment renseignée et les journalistes chargés de suivre les opérations n'auraient point été décimés comme ils le sont aujourd'hui.

Nous sentions bien qu'il est impossible d'admettre aux quartiers généraux des représentants de tous les journaux qui existent, cela constituerait à peu près cent écrivains à l'armée, et ce bataillon créerait un état dans l'État. Mais, d'une autre part, assister en partisan et à son corps défendant à une bataille comme celle de Forbach, de Wissembourg ou de Froeschviller, c'est courir à une mort certaine, une mort sans gloire, inutile à tous.

Il fallait donc, considérant que la presse, dans cette circonstance, était un auxiliaire et non un ennemi, ce qui était le point de vue auquel se plaçait le maréchal Le Bœuf, appeler tous les directeurs de journaux à choisir parmi les volontaires de la presse ceux qui seraient chargés par eux de suivre l'armée. Pour limiter le nombre on aurait accordé de trois à cinq journalistes par chaque corps d'armée, soit de 18 à 30 pour toute l'armée.

Chacun, placé sur un point, eût assisté, dans l'état-major, à son rang, à son grade, aux diverses opérations et eût pu, par des excursions aux autres quartiers généraux, communiquer réciproquement ses notes à ses collègues, ce qui aurait permis d'avoir l'ensemble des mouvements et des combats.

Assimilé à un grade, avec un simple galon au képi, ayant son cheval, son ordonnance, sans caractère officiel proprement dit, mais couvert par son admission à l'état-major, c'eût été là une situation régulière, à l'abri du soupçon de chaque heure et des continuelles humiliations.

Ainsi admis dans l'armée, la plupart d'entre eux, déjà familiers avec les choses de la guerre, — car naturellement on aurait choisi ceux qui avaient déjà fait campagne, — ils seraient entrés en communion d'idées avec les officiers, auraient mis le pays en communication avec l'armée, servi de trait d'union entre ces admirables soldats qui meurent sans phrases pour le salut de la nation, et la nation elle-même qui déclare qu'ils ont bien mérité d'elle.

Les indiscretions, les cancans, les piqures d'épingle, ce que le maréchal craignait tant, tout cela eût disparu devant le grand but à remplir, et serrés entre les coudes d'un état-major, la même foi eût animé ceux qu'on y aurait admis, il n'y avait rien à craindre d'eux.

Les jours de combat, ils se fussent tenus à cheval, confondus dans l'état-major du commandant en chef ou d'un divisionnaire de leur choix. Je ne les voulais point à l'abri du danger, mais je les voulais à un poste sûr, défini, à l'abri du soupçon. A la rigueur, lorsqu'un aide de camp blessé ne pouvait plus porter un ordre, on eût pu leur demander le service de le remplacer, et s'ils étaient tombés au feu, ils seraient morts ce jour-là pour la patrie. — Je ne les trouverais pas bien malheureux.

C'est dans ces termes que nous avons rédigé nos notes, et c'est seulement dans ces conditions-là, lorsque la proposition nous en a été faite, que nous avons accepté de représenter le ministère lui-même à l'armée du Rhin. On nous a tout donné, sauf le caractère d'assimilation que nous demandions; nous nous sommes retiré; nous avons trop l'expérience des choses de la guerre pour agir autrement.

Au lieu de cela, quelle a été la situation de ces messieurs? Elle est des plus pénibles et des plus humiliantes; ils se sont conduits en braves, et plusieurs ont expié leur témérité; mais, franchement, voir se fermer les lèvres dès qu'on approche d'un état-major, être soupçonné, humilié des deux côtés, chez l'ennemi et chez les nôtres; n'avoir de la guerre que les dangers vulgaires, tomber dans les mains des Prussiens, recevoir comme celui-ci d'innombrables coups de crosse, comme celui-là des souillures et des injures qu'on eût épargnées à un soldat, est-ce admissible?

Il ne nous déplaît pas de mourir au feu, mais mourir debout, à notre place, au vu et au su de l'armée.

Notre brave Paul de Katow, lui, a déjà été fait prisonnier à Sadowa; cette fois encore il a été pris. Eh bien, si, au lieu de s'en aller en partisan, il avait pu immédiatement bien définir sa situation, la faire constater par l'ennemi, on l'eût traité ici et là avec les honneurs de la guerre. Et c'est bien le moins qu'on puisse attendre quand on risque aussi bravement sa vie.

\*\*

On est très-frappé ici du développement qu'a pris en Prusse l'institution de l'espionnage.

C'est tout à fait une administration, avec ses bureaux, ses divisions, ses commis principaux, ses employés et ses supérieurs. Ces Prussiens font la guerre comme on fait une locomotive, en numérotant les pièces. Ils tirent leur chronomètre, ils ont leur petite carte, disent « Nous entrerons à Soultz à telle heure en passant par Wissembourg et Froeschviller », et les voilà qui se mettent en marche.

A Wissembourg ils rencontrent Mac-Mahon et sont arrêtés; à Wörth ils subissent un retard de dix heures. Mais les voilà à Soultz, ils regardent leur montre et, dans leur estimation, ne se sont trompés au plus que de quelques heures, à cause des cuirassiers et des turcos.

Ils ont perdu trente mille hommes, ont dû faire un très-léger détour, mais c'est à peine s'ils ont modifié leur plan de marche. C'est une machine montée, c'est fort, c'est vigoureux, c'est régulier, et cependant, c'est mon éternelle conviction, tout cela se désagrègera devant l'expansion nationale, les soldats sans souliers, sans pain et sans fusil Dreyse qu'il leur faudra combattre s'ils viennent sous nos murs.

Nous, nous avons la flamme; eux ont la prudence, l'ordre, la méthode et la réflexion.

Que dites-vous de ces gens qui, depuis dix ans, entretiennent ici des espions militaires, qui ont établi domicile dans toutes nos villes fortes, qui y avaient leur famille, leurs enfants, leurs foyers, dont l'état consistait uniquement à faire des rapports d'espionnage comme un consul ou un agent diplomatique tient compte des dispositions de l'opinion publique d'un pays!

La ramification était énorme, c'était un vaste réseau qui couvrait la France; ils avaient tous un signe de ralliement, ils étaient numérotés — tout est numéroté en Prusse; — un inspecteur général venait de temps en temps recevoir les rapports des espions vulgaires et s'en allait les porter à Berlin même à son directeur, qui, lui, remontait jusqu'au ministre.

Tous ceux qui ont été pris ici et là avaient sur la

poitrine une petite médaille en fer comme signe de reconnaissance.

\*\*

L'émotion qui s'est emparée de Paris le mardi 16 août est indicible. Après les angoisses de la défaite, il nous fallait encore subir celles du doute.

Si la campagne doit encore durer longtemps, nous supplions ceux qui gouvernent de nous épargner ces cruelles indécisions.

Ainsi, par exemple, le samedi soir, à dix heures et demie, l'Empereur télégraphie à l'Impératrice qu'on a rencontré l'ennemi au passage de la Moselle, on s'est battu pendant quatre heures. « *A demain grands détails.* »

Le boulevard est inquiet, Paris s'émeut, la journée du lundi se passe dans l'attente, la nuit s'écoule encore, le mardi, à deux heures, une dépêche officielle du préfet des Vosges rapporte, sur l'affirmation de quelques voyageurs, qu'une grande bataille était engagée depuis la pointe du jour, et que les Prussiens avaient perdu plus de quarante mille hommes.

Et l'émotion redouble, et cependant rien n'est officiel, rien n'est signé Bazaine, Mac-Mahon ou Napoléon, nous avons pu rester *soixante heures* sans nouvelles de ce passage de la Moselle effectué samedi, et sur lequel on nous promettait de grands détails pour le lendemain. — C'est inexplicable.

Mais nous sommes en relations par Verdun avec Châlons, par Châlons avec Paris, pourquoi ne pas dire simplement par l'organe du premier officier d'état-major venu: « Nous nous battons aujourd'hui, n'attendez de nouvelles qu'à la nuit. » On sait à quoi s'en tenir, au moins, nos cœurs battent dans l'attente, les hommes espèrent et les femmes prient.

\*\*

Tous les journaux ont reproduit la lettre du père Hyacinthe (l'abbé Jules-Th. Loyson), professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris.

Le P. Hyacinthe demande à concourir à la défense nationale, en maniant la pelle et la pioche aux fortifications. — A quand le tour de *Monsieur Bauër*?

Voilà un beau zèle, une flamme patriotique qui ne trouvera malheureusement que peu d'imitateurs. On blâme généralement la publicité donnée à la lettre du P. Hyacinthe; on aurait voulu qu'il ailât, sans tambour ni trompette, comme on dit, chercher sa pelle et construire des glacis sans en avertir ses concitoyens. Cependant l'exemple est bon, il part de haut, et personne ne peut être inutile dans d'aussi graves circonstances.

\*\*

La souscription pour une épée d'honneur au maréchal Mac-Mahon a pris des proportions incroyables; nous sommes restés quelques heures dans les bureaux du journal *le Figaro*, assistant à ce défilé de souscripteurs de tout rang, de toute opinion, auxquels on avait imposé cette condition spéciale de ne pas souscrire pour une somme supérieure à *cinquante centimes* afin que ce mouvement eût vraiment un caractère populaire.

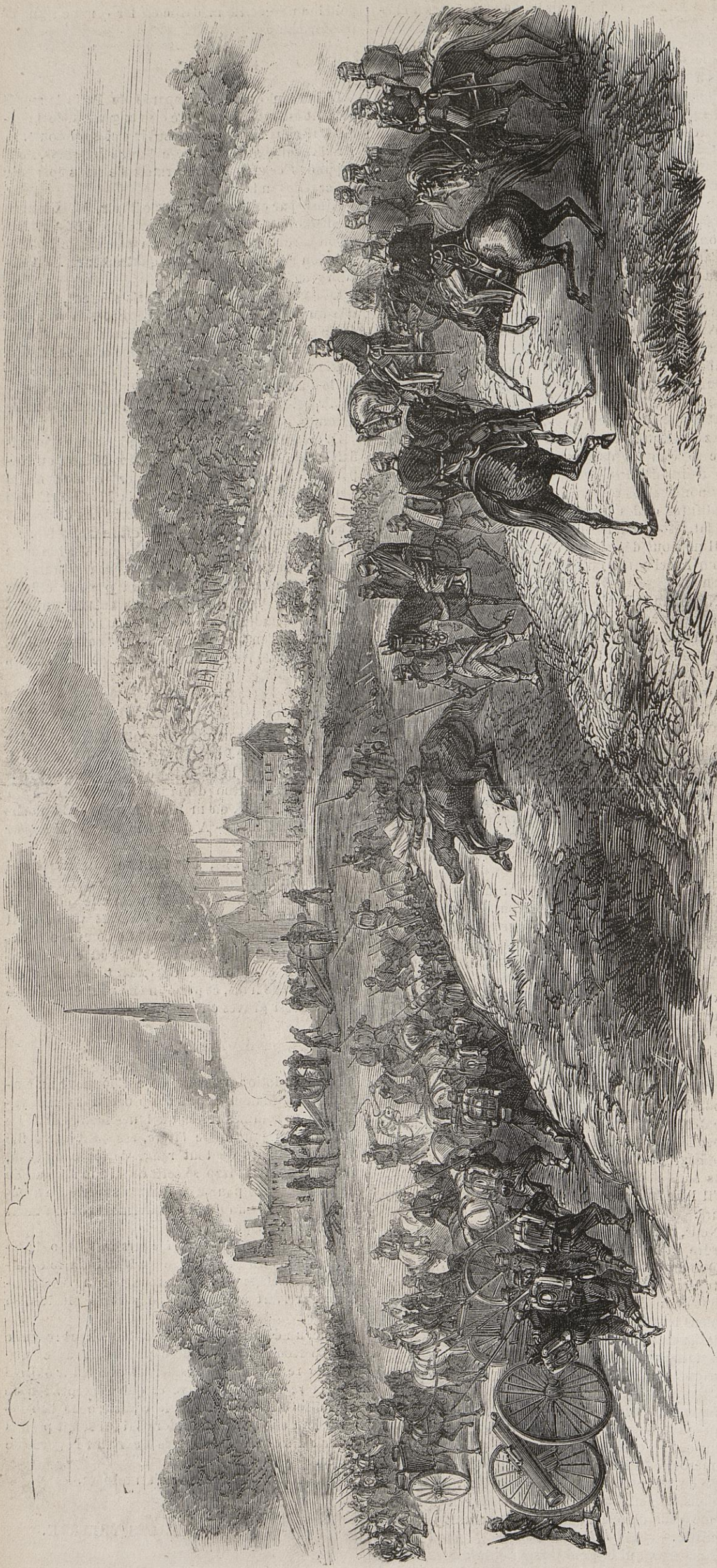
Le premier jour, *trois mille personnes* se sont présentées dans les bureaux; le lendemain la foule affluait davantage et la province, par la correspondance, arrivait à prendre une part considérable à cet élan.

Voici un détail qui est vraiment touchant: comme une personne très-riche se présentait avec une somme relativement considérable, on lui a objecté que la règle était positive et que l'acceptation de son offre changerait tout le caractère de la souscription; elle a demandé alors s'il lui serait permis d'offrir des diamants destinés à enrichir la garde de l'épée.

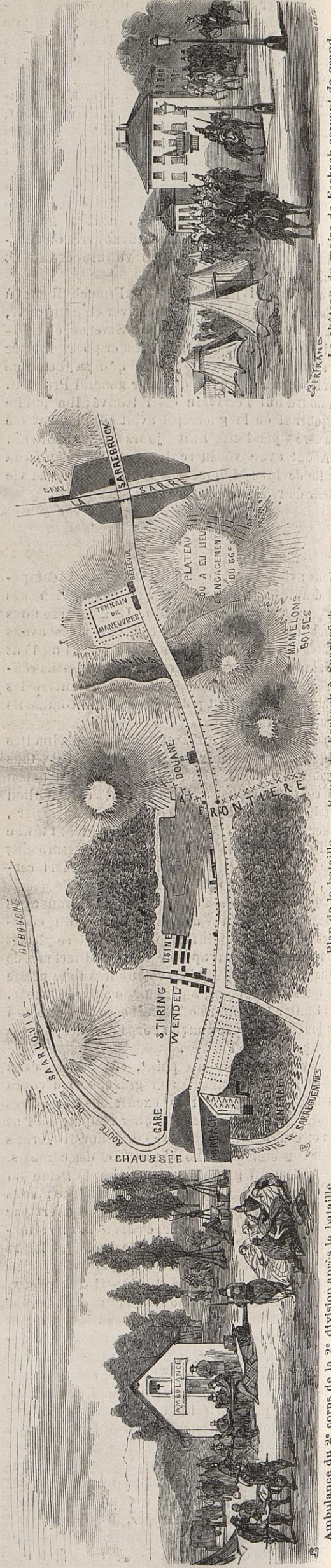
Mac-Mahon doit être fier d'un tel élan.

CHARLES YRIARTE.





LA FRONTIÈRE. — Bataille de Forbach, le 6 août 1870. — Vue prise du talus dominant le village de Stiring-Wendel, par L. de Nabat, notre correspondant. (Voir la Correspondance.)



Plan de la bataille. — Route de Forbach à Saarbrück.



Ambulance du 2<sup>e</sup> corps de la 2<sup>e</sup> division après la bataille de Saarbrück. — (Croquis de M. de Katow.)



Le château du maire de Forbach servant de grand quartier après le combat. (L. de Nabat.)



Ambulance du 2<sup>e</sup> corps de la 2<sup>e</sup> division après la bataille de Saarbrück. — (Croquis de M. de Katow.)

Plan de la bataille. — Routé de Forbach à Saarbrück.

Le château du maire de Forbach servant de grand quartier après le combat. (L. de Nabat.)

**PLAN DE LA BATAILLE DE FORBACH**

Avec le plan très-détaillé que nous reproduisons d'après le croquis pris sur les lieux par notre correspondant M. L. de Nabat, le lecteur peut suivre, pour ainsi dire, pas à pas les péripéties de la bataille de Forbach, livrée le 2 août par le général Frossard contre les forces prussiennes. La lutte s'est engagée le long de la route ombragée qui mène de Forbach à Saarbrück et que coupe par moitié à peu près la ligne frontière. A droite et à gauche des bois dominés par des mamelons dont la possession était des plus importantes ce jour-là.

Après l'heureux engagement de Sarr-brück, la



LA FRONTIÈRE. — 2 escadrons du 12<sup>e</sup> dragons défendent la route de Sarrelouis contre les masses ennemies. — Journée du 6 août. — (Croquis de L. de Nabat.)



Le Pigeonnier.

Village de Weiller sur la Lauter

Côté de Wissembourg.

LA FRONTIÈRE. — Le col du Pigeonnier (ou Scherrholl) par où les Prussiens ont pénétré en France. — (Dessin d'après nature de M. Lix.)

2<sup>e</sup> division du 2<sup>e</sup> corps s'était retirée sur Forbach, occupant la route jusqu'à l'auberge de la Brème-d'Or, située à quelques cents mètres du poste de la douane prussienne. Le quartier général était établi au château de Forbach, situé à l'entrée orientale du village.

Les troupes prussiennes s'étaient massées autour de Saarbrück dans les bois qui l'entourent et de l'autre côté de la Sarre.

L'engagement a eu lieu sur la route et dans les bois et prairies avoisinants. L'usine de Styring Wendel, a été témoin d'un combat acharné. Sur le champ de bataille, il n'est pas un pouce de terre, où nos vaillants soldats n'aient accompli un prodige. On sait que ce jour-là la fortune a trahi leurs efforts.

M. V.



## LE BULLETIN DE LA GUERRE

*Fortis quia patiens, que l'impatience ne soit pas la cause de notre faiblesse! Ne demandons pas la victoire avant de nous être assurés toutes les chances qui peuvent nous la donner.*

Nous avons vu ce qu'il nous en a coûté d'insuccès pour avoir engagé le combat sans que les précautions, même les plus élémentaires, fussent prises. Des divisions qui avaient négligé le service des éclaireurs, ont été surprises par l'ennemi; à Forbach, le 2<sup>e</sup> corps n'a pas de commandement, pas de direction en chef; on se demande, pendant tout le temps de la bataille, où se trouve le général Frossard. Une division de troupes fraîches aurait sauvé la situation; mais les corps d'armée ne se soutenaient pas les uns les autres; une coupable impéritie avait oublié de les relier ensemble. La défaite de Reichshoffen ne doit être attribuée qu'au manque de renforts. Si Mac-Mahon avait reçu à temps les secours que lui devait le corps du général de Faily, la retraite si glorieuse du 1<sup>er</sup> corps pouvait se changer en victoire.

Si nous n'avons pas repoussé l'ennemi, ce n'est pas la faute de nos soldats ni celle du duc de Magenta. La responsabilité doit en retomber tout entière et de tout son poids sur ceux qui avaient pris en main la direction des grands mouvements de l'armée de l'Est.

La démission du général Le Bœuf, major-général, hautement exigée par l'opinion publique, nettement imposée par le Corps législatif, a été acceptée par le chef de l'Etat. C'est un commencement de réparation.

M. Le Bœuf, ministre de la guerre, a entraîné la chute du ministère Ollivier, remplacé aujourd'hui par un ministère d'action à la tête duquel a été placé le général Cousin-Montauban, comte de Palikao.

Notre vaillante armée de la Moselle, qui compte aujourd'hui 250,000 hommes, et qui se compose de l'élite de nos troupes, nos régiments d'Afrique, de Crimée et d'Italie, est sous le commandement en chef du maréchal Bazaine, celui que n'ont pas osé encore attaquer les Prussiens.

La défense nationale s'organise promptement et vigoureusement. Trochu, écarté jusqu'à présent, prend son rang de bataille. Palikao nous promet, dans huit jours, la mise sur pied de deux corps de 35,000 hommes chacun, et nous dit: « Nous

avons 3,760,000 (trois millions sept cent soixante mille) jeunes gens de vingt à trente ans. Il s'agit de mettre cette force immense à même de résister, par le nombre qu'elle représente, à l'invasion prussienne. *J'en fais mon affaire.* »

Les éléments de résistance ne manquent pas. Il s'agit de les organiser, de faire vite et bien, sans précipitation; le ministre de la guerre s'en charge. En cas de nouveaux revers, il a assuré la retraite de l'armée à Châlons; il travaille à l'assurer à Paris. Ayons foi en lui et dans le génie de la France. Faisons taire nos inquiétudes et surtout nos impatiences. Laissons aux chefs de notre armée le soin de panser nos blessures, de réparer le mal déjà fait et de préparer une victoire qui sera d'autant plus éclatante qu'elle aura été organisée avec plus de soin. « Sangbleu! comme disait ces jours-ci le maréchal Bazaine à ses soldats, allons-y gaiement, mais sans nous presser. Nous avons le temps! »

En ce moment, il s'agit de gagner un peu de temps, quelques jours encore. Ne livrons rien au hasard, laissons tout combiner pour le succès; que notre ardeur patriotique ne se laisse pas encore une fois entraîner par une confiance trop téméraire. Nous sommes forts; eh bien, puissions dans notre force la patience que la situation nous commande: *Patiens quia fortis.*

*Le général Changarnier et l'empereur font une reconnaissance aux environs de Metz. — C'était deux jours après la défaite de Reichshoffen, le lundi 8 août. Il pleuvait à torrents à Metz. La nuit descendait sur la ville attristée dont les rues étaient déjà désertes.*

Battu par l'averse et le vent, un homme à cheveux blancs, la redingote boutonnée et le chapeau enfoncé sur la tête, traversait à pied la cité pucelle et se dirigeait vivement vers la préfecture. Arrivé au quartier général de l'armée de l'Est, le vieillard entra dans la cour, gravit le perron et demanda l'huissier de service. En voyant ce personnage trépané jusqu'aux os et dont les chaussures étaient toutes couvertes de boue, l'huissier impérial fut tout interdit.

— Allez me chercher l'officier de service, dit l'étrange visiteur d'un ton qui semblait interdire toute observation. Le général Reille arrive. Il s'annonce alors: « Le général Changarnier. Dites à l'Empereur que je désire lui parler. »

Le vieux général, car c'était lui dans ce modeste équipage, est immédiatement introduit. L'entrevue dura deux heures, après lesquelles le chef de l'Etat fit servir à dîner au général, qui n'avait pas mangé

depuis vingt-quatre heures, et ordonna qu'on préparât un appartement, pour la glorieuse et vaillante recrue qui venait au secours de la France menacée. Dès le lendemain matin à six heures, l'Empereur et le général Changarnier montaient en voiture découverte pour aller, dans les environs de Metz, reconnaître les positions de l'ennemi, alors posté sur les hauteurs et caché dans les bois de Saint-Avold et de Forbach. Ils mirent pied à terre au village de Faulquemont et s'avancèrent assez loin avec le maréchal Bazaine, qui s'était joint à eux.

A un certain endroit d'où l'on domine la plaine, on s'arrêta comme pour tenir conseil.

On rentra à onze heures à Metz, où le vieux général, placé à la droite de l'empereur pendant le déjeuner, ne cessa de témoigner une confiance toute patriotique. Désormais le général Changarnier est attaché à l'état-major de la grande armée. On dit même que la défense de Metz lui a été confiée. Jamais, lui commandant la place, les Prussiens n'arriveront à déflorer la réputation de cette forteresse inviolée.

Les soldats du roi Guillaume font mine d'assiéger Strasbourg. Nous connaissons leur peu de préférence pour les tranchées et les parallèles. Ce n'est là qu'une feinte que nos généraux sauront bien déjouer. D'ailleurs ces maîtres espions savent aussi bien que nous qu'ils perdraient leur temps devant cette ville qu'ils voudraient donner comme capitale au problématique royaume de Bade, qu'ils espèrent fonder avec nos déportés. Ils n'ignorent pas que l'armée qui assiégerait Strasbourg se noierait dans ses tranchées, qu'elle ne pourrait donner un coup de pioche sans faire jaillir l'eau. Ici la nature fait cause commune avec notre patriotisme. Nous sommes deux contre un et les Prussiens n'acceptent pas les combats de ce genre. Le siège de Strasbourg n'est pas sérieux. C'est un piège que nous tend M. de Moltke. Méfions-nous et gardons-nous d'y tomber.

*Les Vosges. — Sarrebrück. — Forbach. — Le col du Pigeonnier. — Wissembourg. — Reichshoffen. — Nous sommes payés pour être sur nos gardes puisque notre manque de prévoyance nous a fait perdre notre première ligne des Vosges, ces grandes protectrices de la France orientale pour lesquelles nous ne saurions avoir trop d'attention. Cette chaîne des Vosges, si précieuse au point de vue stratégique, prend sa direction du nord-est au sud-ouest. Au midi, les Vosges sont séparées du Jura par la trouée de Belfort. De là elles remontent vers le Palatinat*



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

I

Quel paysage merveilleux que le paysage qui s'étend, se déroule, s'élève entre la Malmaison, Louvecienne, et l'aqueduc de Marly! Jamais plus admirables masses de verdure ne couronnèrent des eaux plus riantes, n'environnèrent des hameaux plus gais; jamais horizon n'affecta une plus riche variété de lignes. Imaginez un résumé de toutes les magnificences et de toutes les coquetteries de la nature. Tantôt ce sont de nobles avenues qui semblent se soulever d'avoir vu passer le vis-à-vis bleu et argent de la comtesse du Barry; tantôt ce sont des sentiers tortueux qui mènent à des taillis fan-

tastiquement brouillés. Ça et là, la pierre blanche d'un château apparaît à travers une futaie; un long mur brodé de mousse décrit les contours capricieux d'un parc et se termine à quelque grille de fer élégamment ouvragée. Pour peu que le soleil frappe là-dessus, entre là-dedans, pénètre là-dessous, c'est immédiatement une vie, un épanouissement, un éblouissement, une fête, une joie d'or. Partout une végétation puissante, aimable, harmonieuse; en un mot, l'idéal d'un beau paysage français.

Ces localités n'ont guère subi de changements depuis le commencement du siècle. Telles elles sont aujourd'hui, telles on peut se les figurer par une journée de décadé de l'an VIII.

Ce jour-là, dans une des parties les plus solitaires du bois de Marly, un jeune homme d'une figure avenante, tenant un livre à la main, lisait à haute voix.

Ce qu'il lisait, c'était l'ingénieuse et spirituelle comédie de Collin d'Harleville: *les Châteaux en Espagne.*

Il en était arrivé à cette tirade:

... Chacun fait des châteaux en Espagne:  
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;  
On en fait en dormant, on en fait éveillé.  
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,  
Peut se croire un moment seigneur de son village.  
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,  
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,  
Et sourit; son neveu sourit de son côté.  
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.  
Telle femme se croit sultane favorite;  
Un commis est ministre, un jeune abbé prélat,  
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat

Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;  
Et le pauvre lui-même est riche en espérance!

Il avait donné beaucoup d'expression à ces derniers vers.

— Bravo! s'écria une voix derrière lui.

Le jeune homme se retourna et vit un autre jeune homme dont le sourire tranchait sur la figure anguleuse et grave, sur les grands yeux creusés, sur le nez romain. Ce nouveau venu était vêtu simplement d'une lévite de drap sombre; les bottes et le chapeau trahissaient seuls le militaire.

Le lecteur eut un mouvement de surprise.

— A la façon dont vous interprétez les vers de Collin, reprit le nouveau venu, il est aisé de deviner que vous êtes poète vous-même.

Le premier jeune homme s'était remis de son étonnement; il répondit, en souriant à son tour:

— Non, monsieur, je ne suis pas poète, à mon grand regret... car j'aime la poésie par-dessus tout.

— C'est un goût noble, et dont je vous félicite; comme vous, j'aime les vers, les beaux vers...

— Par-dessus tout? demanda le premier jeune homme, les yeux fixés malicieusement sur son interrupteur.

Celui-ci ne put s'empêcher de remarquer le ton légèrement ironique de cette demande.

Il répliqua un peu froidement:

— Mon enthousiasme ne va pas aussi loin que le vôtre. Il est des arts que je place au-dessus de la poésie.

— L'art de la guerre, par exemple?

Le survenant tressaillit.



sur un développement de 200 kilomètres environ et viennent se souder à cette chaîne de la Haart dont le Mont-Tonnerre semble être la borne milliaire. Ces belles montagnes, couvertes de forêts de sapins, de hêtres, de charmes, de châtaigniers, séparent la vallée du Rhin de la vallée de la Moselle, l'Alsace de la Lorraine.

Dès le début des hostilités, les Prussiens, pour forcer notre frontière, ont tenté de tourner les Vosges au nord en prenant la vallée de la Sarre. Campés en avant de Sarrebrück pour défendre le passage de la Sarre, ils attendaient l'attaque de nos troupes établies sur les hauteurs de Spickeren et qui, dès neuf heures du matin, le 2 août, prenaient position dans la vallée qui s'étend entre le village d'Arneval-le-Haaleb et les côtes de Sarrebrück. L'engagement, ce jour-là, fut heureux pour nous. L'ennemi fut rejeté derrière la Sarre et Sarrebrück fut incendié. La vue que nous donnons, d'après le dessin authentique de notre correspondant, M. de Katow, nous dit ce qu'était ce village prussien.

Nous avions l'intention de pénétrer en Allemagne par la ligne de Forbach, et le succès de Sarrebrück était un premier pas. Le 6 août, l'ennemi nous a prévenus. Le général Frossard, qui avait perdu son appui à droite et à gauche, reçut l'ordre de se replier sur le corps du maréchal Bazaine, qui formait l'aile gauche de l'armée. Il opérait ce mouvement lorsqu'à dix heures du matin, il fut attaqué par le prince royal, perdit Forbach, le reprit et, succombant sous le nombre, fut obligé d'abandonner aux Prussiens ce premier village français. La correspondance de M. de Nabat, que nous insérons dans ce numéro, donne les détails de cette triste journée.

L'ennemi avait conquis la vallée de la Sarre mais était tenu en respect par Metz et Thionville, qui l'empêchent de tourner les Vosges supérieures.

Pendant que notre aile gauche se repliait, notre aile droite était attaquée. De ce côté, les Prussiens cherchaient à franchir les Vosges par la vallée de la Sauerbach.

Dans cette partie de la basse Alsace, entre Wissembourg et Hagueneau, la chaîne de montagnes forme un demi-cercle coupé par trois défilés qui, gorges à leur naissance, s'ouvrent en grandes vallées dans la plaine de Hagueneau. Vers l'Allemagne, à l'est, le demi-cercle est fermé par la montagne que traverse le col du Pigeonnier, qui ne franchit qu'un contrefort de la chaîne des Vosges mais qui donne accès dans la vallée. En face du col du Pigeonnier, se dressent les Vosges, d'où descendent trois cours d'eau : la Sauerbach, le ruisseau de Falkenstein et la Moder.

La Sauerbach sort des montagnes près du gros village de Wërth, et traverse la plaine de Hagueneau, entre cette ville et Wissembourg. Ce dernier village, qui est relié à la France par le chemin de fer de Strasbourg et à l'Allemagne par le chemin de fer bavarois, est traversé par la Lauter qui, en cet endroit, court parallèlement à la ligne frontière établie entre le bourg et la forêt de Roewald. Le col du Pigeonnier se trouve à quelques pas à gauche. C'est entre ce défilé et la forêt que, le 4 août, débouchèrent les Prussiens. Le général Abel Douay était à Wissembourg avec deux régiments d'infanterie, un bataillon de turcos, un régiment de chasseurs et une batterie d'artillerie. La lutte s'engagea à sept heures du matin, trois régiments contre soixante mille hommes. Elle fut héroïque, et ce jour-là on vit le 1<sup>er</sup> bataillon des turcos se lancer intrépidement contre les batteries qui vomissaient la mitraille et s'emparer un moment de six pièces d'artillerie, après avoir à moitié détruit un régiment de hussards prussiens.

Mais il fallut céder, et, à une heure de l'après-midi seulement, ces vaillantes troupes, décimées, se retiraient sur Soultz, laissant sur le champ de bataille leur général, qui s'était fait tuer, et emmenant leur artillerie intacte.

Le maréchal Mac-Mahon, chargé de défendre les passages des Vosges dans cette vallée de la Sauerbach, avait établi son quartier général à 15 kilomètres de Hagueneau, à Reichshoffen, gros bourg de 3,000 habitants, séparé de Wërth par le chemin de fer de Hagueneau à Strasbourg. Autrefois Reichshoffen avait, comme Wissembourg, une enceinte fortifiée qui n'existe plus depuis longtemps.

C'est sur les collines qui séparent la vallée de Niederbronn et où se trouve le petit village de Froeschwillers qu'a eu lieu, le samedi 6 août, cette lutte homérique de Mac-Mahon avec 35,000 hommes contre le prince royal amené avec lui 140,000 combattants.

L'attaque commence à six heures du matin. Jusqu'à midi tout allait bien pour nous. Mais à mesure que nos soldats font des prodiges de vaillance, l'ennemi débouche de la forêt par masses compactes. Vers deux heures, les nôtres, écrasés par une artillerie dix fois supérieure, commencent à faiblir. Mac-Mahon tient bon. Les troupes fraîches arrivent sans cesse aux Prussiens, et nous attendons vainement des renforts. Le 1<sup>er</sup> corps plie. Alors la cavalerie tente un dernier effort. Les cuirassiers chargent bride abattue du côté de la forêt, où chaque arbre cache un Prussien. Cette charge sauve la retraite. Mac-Mahon se retire à la nuit sur Saverne.

Maîtres du col du Pigeonnier par le combat Wissembourg, les Prussiens s'emparaient de la lée de la Sauerbach par la bataille de Reichshoffen.

*La défense. — Travaux des fortifications de Paris. —* Aujourd'hui, nous sommes revenus de la stupeur dans laquelle nous avaient jetés ces échecs successifs. La France a secoué son abattement momentané. En province, comme à Paris, le patriotisme bat la charge contre les Prussiens.

D'ailleurs la situation n'est pas compromise, et je ne saurais mieux l'établir qu'en répétant ici les paroles que le généralissime Bazaine adressait hier à nos soldats : « Eh ! que diable ! raisonnons donc un peu ! Où sommes-nous ? en plein sur notre grande ligne de défense. De Thionville à Metz et de Metz à Nancy, nous tenons le terrain. Derrière cette ligne, qu'avons-nous ? une autre ligne, celle de la Meuse. Derrière la Meuse, qu'avons-nous ? la Champagne ! un champ de bataille que nous connaissons, n'est-ce pas ? Et après la Champagne, qu'avons-nous encore ? l'Argonne ! Vous souvenez-vous de l'Argonne ? Vous souvenez-vous de Valmy ? Les Prussiens s'en souviennent, eux, et je ne vous dis que ça ! Et après l'Argonne, qu'est-ce que nous trouvons ? Ce réseau de rivières illustré par la campagne de 1814, tout ce pays que coupent l'Aisne, la Marne, l'Aube, la Seine et même l'Yonne et l'Armençon.

« Eh bien ! tout cela n'est rien encore ; car derrière Metz, derrière la Meuse, derrière l'Argonne, derrière la Champagne, derrière nos vallées de la Marne, il y a Paris, et derrière Paris la France, — la France, c'est-à-dire quatre millions de citoyens en armes, un cœur de patriote dans chaque poitrine, et un milliard d'argent dans nos caisses. Allez-y sans nous presser ; nous avons le temps. » *Fortis quia patiens.* Oui, Paris est en ce moment le quartier général de la nation. Il organise sa défense. On creuse des tranchées, on élève des épaulements, on rétrécit les gorges des fortifications. Les chantiers sont organisés sur une vaste échelle. La besogne va bon train. A toutes les entrées des portes, les culées des ponts-levis étaient toutes prêtes, de même que les basses œuvres des courtines. On enlève quelques mètres de terre, on retrouve ces substructions, on prolonge la courtine à hauteur de corniche et on n'a plus qu'à jeter les pont-levis qui sont tout prêts. Un vigoureux coup de collier et tout sera dit.

Et maintenant que les Prussiens viennent à Paris ! la France les y attend. MAXIME VAUVERT.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? dit-il.

— Excusez-moi de vous avoir reconnu, général Bonaparte, répondit respectueusement le jeune homme.

Le général se tut.

Il avait à la main une cravache dont il fouetta avec une certaine impatience sa botte droite.

Puis, comme en se parlant à lui-même :

— Faut-il donc, à mon âge, renoncer sitôt au bénéfice de l'incognito ? dit-il.

— Si j'avais su être indiscret... murmura le jeune homme.

— Je ne vous en veux pas, monsieur ; je n'ai pas le droit de vous en vouloir. C'est moi qui vous ai interrompu dans votre lecture.

— Et c'est un honneur que vous m'avez fait.

— Mais convenez que j'avais tout lieu de me croire ignoré sous ces ombrages.

— Non, général ; vous avez perdu ce droit depuis que la peinture et la gravure ont popularisé les traits du moderne Alexandre.

— Des flatteurs jusque dans les forêts ! s'écria Bonaparte en reprenant son sourire.

— Moi, un flatteur ! dit vivement le jeune homme, vous me connaissez mal, général.

— Ajoutez même que je ne vous connais pas du tout.

— Ce n'est cependant pas la première fois que nous nous rencontrons.

— Vraiment ? dit Bonaparte en attachant son regard perçant sur le jeune homme.

— Vraiment, répéta celui-ci.

— Ma mémoire est pourtant excellente...

— Souffrez, général, que je vous remette sur la voie. Vous avez fréquenté pendant quelque temps la Bibliothèque nationale ?

— Oui, à mon retour de Toulon, dit Bonaparte.

— Vous lisiez Polybe, Tacite, Xénophon, César.

— Je les relisais.

— D'autres fois, un atlas sous les yeux, vous étudiez en silence cette Europe que vous deviez bientôt ébranler. Vous preniez, ou pour parler plus justement, vous griffonniez des notes où le diable lui-même n'aurait pu se reconnaître.

— C'est vrai, dit Bonaparte, j'écrivais d'une façon déplorable ; je n'ai jamais pu me résoudre à tracer lentement une ligne. L'écriture est un cheval qui emporte ma pensée au galop.

— Pendant ce temps-là, à côté de vous, un jeune homme de votre âge lisait, lui aussi ; mais il lisait des écrivains plus frivoles, les auteurs dramatiques particulièrement : Racine, Molière, Corneille...

— Corneille n'a rien de frivole, monsieur !

— Je ne discuterai pas avec vous, général. Quoi qu'il en soit, j'eus plusieurs fois l'honneur d'être votre voisin d'étude ; un jour même vous m'empruntâtes un crayon...

— Bah !

— Que vous avez oublié de me rendre.

— Est-il possible ? dit Bonaparte en belle humeur.

— Oui, général.

— J'ai toujours été un peu distrait, surtout à l'époque que vous me rappelez ; époque difficile pour

moi, souvent pénible ; temps d'épreuves... Je demeurais alors dans un petit logement de la rue de la Michodière...

— Avec Junot et Sébastiani, ajouta le jeune homme.

— En effet. Je vois que vous me connaissiez parfaitement, monsieur, ce qui rend impardonnable ma distraction envers vous.

— Je ne réclame rien, général.

— N'importe, dit Bonaparte, je ne puis pas demeurer en reste de courtoisie avec vous... je saurai vous rendre votre crayon.

— Je ne suis pas plus un solliciteur qu'un flatteur, dit le jeune homme.

— De la fierté ?

— De la dignité, tout au plus.

Le général garda un instant le silence sans cesser d'examiner son interlocuteur.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il tout à coup brusquement.

Le jeune homme ne se laissa pas intimider.

— Qui je suis ?... répéta-t-il ; vous ne serez guère plus avancé lorsque je vous l'aurai dit, général.

— Dites toujours, car la partie n'est pas égale entre nous. Votre nom ?

— Chanvallon.

— Chanvallon... c'est un nom d'idylle.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



de  
val-  
n.



PARIS. — Travaux exécutés aux fortifications pour mettre Paris en état de défense, porte de Clignancourt. — (Dessin de M. Edmond Morin.)



PARIS. — Travaux exécutés aux fortifications pour mettre Paris en état de défense, porte de Clignancourt. — (Dessin de M. Edmond Morin.)



LA FRONTIÈRE. — Bataille de Wissembourg. — Les turcos s'emparant pour la troisième fois d'une batterie ennemie. — (Dessin de M. Godefroy Durand.)



## LES PLACES FRANÇAISES

On ne lira pas sans intérêt la série des places françaises de nos frontières de l'Est. Nous avons suivi l'ordre de la carte, du nord au sud, en échelonnant les places de premier, deuxième, troisième et quatrième ordre, sans omettre les places déclassées, qui n'en ont pas moins une importance relative.

## MÉZIÈRES.

Mézières, place de guerre de *deuxième classe*, chef-lieu du département des Ardennes. Sa citadelle est célèbre. La ville est bâtie sur le penchant d'une colline, à la base de laquelle coule la Meuse qui la sépare de Charleville.

Bayard y soutint un siège en 1520 contre l'armée de Charles-Quint, forte de 40,000 hommes, commandée par le comte de Nassau, qui fut obligé de l'abandonner.

En 1815, les Prussiens la bombardèrent pendant deux mois avant de l'occuper.

## SEDAN.

Sedan, chef-lieu d'arrondissement dans le département des Ardennes, à 20 kilomètres de Mézières, sur la rive droite de la Meuse. C'est une ville fortifiée et une place de guerre de *troisième classe*. La ville est en général bien bâtie; les rues sont larges, propres et décorées de plusieurs beaux hôtels. On y remarque la citadelle, l'arsenal, ancien château-fort, et le pont sur la Meuse.

Sedan est une ville très-ancienne. En 1641, Richelieu força, après la bataille de Marfée, Frédéric-Maurice à s'en dessaisir, et la réunit à la couronne de France.

## MONTMÉDY.

Montmédy, chef-lieu d'arrondissement du département de la Meuse, ville forte et place de guerre de *quatrième classe*, au pied d'un coteau que baigne le Chiers.

Elle fut prise par les Français sur les Espagnols en 1657, et cédée à la France par le traité des Pyrénées.

## LONGWY.

Longwy, ville forte, située sur la rive droite du Chiers, dans le département de la Moselle, est une place forte de *quatrième classe*. Réunie, au XIII<sup>e</sup> siècle, au comté de Bar, elle forma plus tard un comté particulier, incorporé ensuite dans le duché de Lorraine. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les Français s'en emparèrent et en rasèrent les fortifications. Le traité de Nimègue l'adjugea définitivement à la France en 1679, et Louis XIV la fit entourer de nouvelles fortifications sur les plans de Vauban. Le 23 août 1792, elle se rendait par capitulation aux Prussiens; les Français la reprirent au mois d'octobre suivant. A la fin de juin 1815, les Prussiens vinrent l'investir, mais des sorties effectuées par les garnisons de Metz et de Thionville les contraignirent à plier bagage. Les Prussiens n'osèrent revenir qu'après avoir reçu d'importants renforts, et ils contraignirent alors les habitants à capituler, le 11 septembre. Il y avait déjà deux mois que le drapeau blanc flottait partout ailleurs en France.

## THONVILLE.

Thionville, chef-lieu d'arrondissement du département de la Moselle, dans une belle et fertile contrée, sur la rive gauche de la Moselle. Un beau pont de pierre conduit au fort construit sur la rive droite. C'est une place forte de *troisième classe*, et dont les fortifications ont un grand développement. Prise à diverses époques par les Français, elle fut définitivement cédée à la France par la paix des Pyrénées. Assiégée en 1705 par les alliés, elle fut alors couverte par Villars. En 1792, les Autrichiens,

secondés par un corps d'émigrés, vinrent tout aussi inutilement l'assiéger.

## VERDUN.

Verdun, chef-lieu d'arrondissement du département de la Meuse, place forte de *deuxième classe*, est bâtie sur la Meuse, avec une forte citadelle.

Verdun, qui avait obtenu de bonne heure les droits de ville de l'empire et qui défendit ses libertés avec acharnement, eut à soutenir d'interminables luttes, par suite desquelles les habitants implorèrent le secours de la France contre leur évêque. C'est ainsi que Verdun se trouva placé, à partir de 1552, sous les lois de la France, à qui le traité de Westphalie en confirma formellement la possession avec celle des évêchés de Toul et de Metz. Louis XIV fit fortifier Verdun par Vauban. Le 4 septembre 1792, le parti royaliste, qui dominait à Verdun, ouvrit les portes de la ville aux Prussiens; mais après l'évacuation du territoire par les coalisés, de nombreuses exécutions capitales punirent la ville de cette trahison, à la suite de laquelle le commandant de place s'était brûlé la cervelle de désespoir.

## METZ.

Metz, chef-lieu du département de la Moselle, place forte de *premier ordre* de la frontière nord-est, à 316 kilomètres de Paris. La ville de Metz est située à l'extrémité d'un plateau, au confluent de la Selle et de la Moselle. Ces deux rivières, en approchant de ses murs, se divisent en plusieurs branches, dont les unes circulent dans les parties basses de l'intérieur, et les autres enveloppent presque entièrement la place. Le traité de Munster, en 1648, ne fit que ratifier un fait accompli depuis longtemps, en concédant à Louis XIV, en pleine souveraineté, la ville de Metz. Depuis lors, la ville de Metz n'a eu d'importance que celle que lui ont donnée sa force militaire et sa position, au milieu des guerres qui ont eu lieu vers cette frontière de la France.

Les remparts de Metz datent d'époques différentes. Le duc de Guise forma le retranchement qui depuis a porté son nom, et dans l'enceinte duquel est aujourd'hui l'arsenal. Le maréchal de Vieilleville, d'un autre côté, a bâti la citadelle. Depuis lors, Vauban dut une partie de sa gloire aux travaux qu'il fit exécuter autour de Metz; Cormontaigne y ajouta des ouvrages importants. Aujourd'hui cette place, indépendamment de son enceinte, comprend deux forts, six lunettes et une redoute. Les établissements militaires sont très-nombreux et répondent à l'importance de la place. Ils se composent de six casernes, d'un hôpital d'instruction, le plus beau de la France, qui peut contenir jusqu'à 1,800 malades; d'immenses magasins pour les fourrages et pour les vivres; de deux écoles régimentaires, l'une pour l'artillerie, l'autre pour le génie; d'une école d'application de l'artillerie et du génie, d'une poudrière, d'un arsenal du génie et d'un arsenal d'artillerie.

Au moyen âge, la ville de Metz était prolongée par cinq faubourgs. Elle comptait alors 60,000 habitants, répandus sur un espace considérable, qu'étaient encore un grand nombre d'abbayes et de couvents. Elle avait alors dix-neuf églises. Aujourd'hui les faubourgs et les riches monastères ont disparu: Metz est renfermée dans une enceinte isolée, tout est vide alentour. Malgré le cercle rigoureux où elle est contenue, cette ville est richement distribuée. L'Esplanade est à proprement parler la seule promenade de la ville. Elle est formée en grande partie sur les anciens fossés de la citadelle, et est particulièrement remarquable par le magnifique point de vue qu'elle offre sur la vallée de la Moselle, sur un vaste rideau de collines couvertes de vignes et de bois, paysage qu'animent une vingtaine de villages répandus, comme pour le plaisir de l'œil, dans les fonds et sur les hauteurs.

## WISSEMBOURG.

Wissembourg est aujourd'hui une place *déclassée*. Ce qu'on désigne sous le nom de *Lignes de Wis-*

*sembourg*, est une chaîne de retranchements qui s'étendent, dans le département du Bas-Rhin, depuis la petite ville de Wissembourg, au pied des Vosges, sur la rive droite de la Lauter, à 58 kilomètres de Strasbourg, jusqu'au Rhin. C'est-là que le 26 décembre 1793, Pichegru battit les Autrichiens et les Prussiens, qu'il contraignit à se retirer sur le Rhin.

CHARLES JOLIET.

(A continuer.)

## LA PETITE MARIE

NOUVELLE

Il eut un rire bête, un clignement d'œil grimacier et risposta :

— Hé! hé! Despaul qui réclame ses droits d'auteur!

Ainsi parla Despaul.

Pendant cet intermède, Fernandès avait ouvert les yeux et les oreilles, mais sans être sûr d'avoir bien entendu. Il y avait un *si* comique effarement dans toute sa personne, que j'étais à bout d'efforts pour me retenir de rire. Heureusement Despaul me mit à l'aise par cette interpellation :

— Ainsi donc, nourrissons des muses, te voilà prévenu. Il ne s'agit pas de me regarder comme si tu te trouvais pour la première fois en face du Mont-Blanc. Retiens seulement cette bonne parole et fais-en ta devise : « Être poli avec tout le monde, mais prendre garde à Robertin. »

Cela fut dit comme nous arrivions à destination, c'est-à-dire devant la porte du sculpteur. Bretoux nous accueillit avec sa large bonne humeur et l'hospitalité bourguignonne. En attendant le dîner, qui pour cause de retards forcés et annoncés n'aurait lieu qu'à sept heures et demie, nous entrâmes dans l'atelier, où il y avait du madère et des cigarettes. Robertin y trônait déjà, le monocle à l'œil, devant un groupe à propos duquel l'artiste nous avait précisément réunis, désirant recueillir nos impressions, avant de l'envoyer au Salon. A la manière dont Fernandès salua en entrant l'homme au monocle, il était clair que le poète, littéralement affolé, n'avait pas entendu un mot de tout ce qui venait d'être dit devant lui sur le compte de Robertin.

Despaul vit cela du premier coup, il fixa sur l'innocent un regard de dompteur, et lui dit :

— Tu me laisseras te présenter à ma manière... comme je l'entends... Si tu ouvres la bouche... tant pis!

Robertin nous accueillit avec sa souriante et perfide bassesse accoutumée. Despaul réduisit sa présentation d'ami à cette sèche annonce : « Mon ami, M. Fernandès, professeur. »

Le poète balbutia quelques étranges protestations sur son indignité. Il rougissait, assura-t-il, de se présenter, sans autres titres que son admiration, en pareille compagnie. Si Despaul ne lui eût significativement pressé le bras, où cela se fût-il arrêté? Toute notre attention fut désormais acquise au groupe. Nous étions satisfaits, Despaul et moi, et nous serrions la main au maître. Fernandès suintait l'extase. C'était le moment pour Robertin, qui connaissait son Bretoux, d'affecter le distraire et l'incorruptible, le critique du Danube. Il critiqua, ma foi! son dîner était assuré, et le grand artiste, tout en secouant sa pipe, écoutait les grossièretés de ce sot, avec une contraction indéfinissable des muscles du visage que pouvaient seules comprendre les natures honnêtes comme la sienne, et qui signifiait : « Tu ne vaux pas deux sous, mais j'aime autant que tu ne m'injuries pas dans tes carrés de papier. »

Bientôt il vint du monde, et Despaul se vit très-entouré, car chacun aime à la fois son esprit et sa franchise. Moi-même je me trouvais pris dans le va-et-vient, et nous attendions ainsi le signal du dîner. Durant ces douze minutes, le prédestiné Fernandès avait trouvé le temps de s'épancher dans le gilet de Robertin; il ne lui avait pas épargné son exorde consacré, à savoir comme ses beaux articles lui avaient aidé à supporter la désolation de la province. Passe encore, s'il s'en fût tenu là; mais il



avait risqué les allusions les plus transparentes aux quatorze louis et aux quatre mille deux cents alexandrins. Le malheureux était si loyal qu'on avait envie à le regarder d'arrêter une larme d'attendrissement et de l'appeler imbécile.

Robertin, qui devinait notre indignation contenue et s'en amusait, poussait vilainement à la roue. Après le dîner, Despaul emmena son poète, et je rentrai chez moi.

J'étais tout entier à la bien-aimée, et l'on sait comme ces sortes d'absorptions rendent égoïste... Et cependant l'image singulière de ce fruit sec de Toulouse, de ce troubadour retardataire, de ce risible Fernandès que je n'avais fait qu'entrevoir en profil perdu, me poursuivait, m'obsédait... Je ne pouvais me retenir de parler de lui, et je me proposais de le retrouver bientôt.

## VIII

Ces événements, je te le dis, se passaient dans le temps où le cœur épris soudainement d'un amour ineffable, après toutes sortes d'illusions et d'aventures, Je venais de demander à la marquise, la main de sa fille adoptive, Marie \*\*\*.

La réponse officielle devait m'être adressée en Picardie... Je partis pour Amiens, ou j'allais passer une huitaine dans la maison de campagne d'un mien cousin, célibataire de cinquante ans, un peu rouillé par l'absolue fainéantise, mais d'humeur spirituelle, et le meilleur des parents.

Le lendemain même de mon arrivée, on me remit, sous enveloppe parfumée, d'une écriture élégante et nerveuse, et au cachet patricien, la lettre annoncée, et vivement attendue, de la marquise.

Mon cousin dégustait simultanément, et avec un charme parallèle, si j'ose dire, une tasse de café à la crème, et le premier-Amiens de son journal. Il s'interrompit, aperçut la lettre et le cachet, entrevit ou devina le féminin de l'écriture, et me dit en reprenant une occupation qui était pour lui un plaisir :

— Hé! hé! garçon... femme du monde... bravo!

— Cousin... il s'agit d'un mariage... et la lettre est d'une dame paronnesse...

— Ce n'est pas toi qui vas te marier, au moins?

— C'est moi-même... je ne croyais pas suivre sitôt le conseil de mon brave homme de père, mais attendu que presque sans exception tous ceux que j'ai vus se marier à trente-cinq ans, regrettaient de ne l'avoir pas fait dix ans plutôt... je préfère ne point m'exposer à un regret certain. Le moyen?... me marier jeune... si je rencontrais une femme qui m'inspirât ce sentiment, indéfini, mais évidemment supérieur pour le présent à tous les autres, qui fait qu'on épouse. Cette femme, cousin, je crois que je l'ai trouvée, et nous en causerons aujourd'hui même, si vous voulez,

— Ne te gêne pas; lis d'abord ta lettre... moi je me replonge dans ma politique.

Voici ce que me mandait la marquise :

« Mon cher Léon, lorsque vous aurez lu et approuvé l'écriture ci-dessous, il ne dépendra plus que de vous d'épouser Marie, si toutefois vous n'avez pas changé d'avis, et si l'enfant vous garde ses dispositions présentes. Il me reste maintenant à vous dire, le plus brièvement possible, comment il se fait que je sois toute la famille de Marie, sans toutefois avoir en commun avec elle une seule goutte de sang. Une de mes amies, une amie de cœur, M<sup>lle</sup> Noëlie de... vivait tranquille avec ses parents dans une maison de campagne, aux environs de Versailles, quand la malheureuse se laissa entraîner à une faute irrémédiable, en prenant la suite avec un jeune homme issu de bonne maison, mais répudié par elle à la suite d'actes d'inconduite fort graves, et qui cachait une âme dissipée et lâche sous les dehors d'un amant résolu. Ils se marièrent en Italie, quinze jours après leur expatriation. J'habitais alors Rome avec ma mère, qui y est morte, comme vous savez. Noëlie était près de mettre au monde un premier né, lorsque son mari mourut subitement.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

## CORRESPONDANCE

Mor sieur le directeur,

Le 2 août, nous nous étions rendus maîtres de la ville de Sarrebrück et d'un débouché de la vallée de la Sarre, en ce sens que nous venions de chasser les Prussiens et que nous dominions toutes les crêtes qui dominent la ville. Quelques coups de canon furent seulement tirés sur la gare; on respecta la cité. Le 3 août au soir, la 2<sup>e</sup> division quittait une partie de ses positions pour venir occuper, sur la route de Sarreguemines et non loin de Forbach, des hauteurs qui nous mettaient à l'abri et qui permettaient à cette division de donner la main au corps stationné à Sarreguemines.

L'ennemi a profité de cette manœuvre; au moyen de ses chemins de fer, il a concentré en arrière de la Sarre des forces considérables, et le 6 à onze heures du matin, il reprenait le terrain de manœuvre de Sarrebrück défendu pied à pied par la brigade Bastoul. En même temps à Spickeren l'action devenait très-chaude, la division de Lavau-coupet faisait des prodiges de valeur; mais cédant à des forces supérieures, nous perdions du terrain; déjà les Prussiens occupaient la Brême-d'Or, lorsque la 2<sup>e</sup> division, général Bataille, fut rappelée en toute hâte de la route de Sarreguemines; elle parvint à contenir l'ennemi.

Les Prussiens, cachés dans les bois sur toute la ligne du champ de bataille, avaient l'avantage du tir. Notre artillerie engagea alors une vive canonnade avec la leur. Là où le combat a été terrible et acharné, c'est au village de Styring-Wandel, à deux kilomètres de Forbach. Ce village renferme des usines considérables. Il est adossé au talus du chemin de fer de Forbach à Sarrebrück, et sépare le bois de la grande route. Pris et repris deux fois, Styring nous est enfin resté. Le feu se ralentissait de part et d'autre et nous pensions poursuivre les Prussiens jusqu'à Sarrebrück, lorsque vis-à-vis Forbach, à l'endroit où la route de Sarrelouis coupe le bois, un corps de 30,000 hommes au moins se présente. Il dominait la position complètement. Toutes les troupes avaient été portées sur Styring, ce côté-là se trouvait donc dégarni. Une pluie de bombes et de mitraille tomba sur la ville de Forbach.

Heureusement que deux escadrons du 12<sup>e</sup> dragons, envoyés en reconnaissance de ce côté pendant la bataille, se retranchèrent derrière une chaussée où ils mirent pied à terre, et aidés par une compagnie du génie, firent un feu si bien nourri qu'il contint l'ennemi pendant deux heures et l'empêcha de déborder sur Forbach. Les munitions terminées, les dragons montèrent à cheval, franchirent le talus, et firent une courte charge qui fut meurtrière pour nous. Les deux escadrons rentrèrent dans Forbach par le chemin du cimetière. La nuit arrivait, le canon grondait toujours.

On sonna la retraite sur le champ de bataille, et le corps d'armée se replia sur Sarreguemines pendant la nuit. En somme, cette journée a été rude pour nos soldats, on y a perdu du monde, mais ils se sont battus comme des lions contre des forces quadruples.

Citer les actes de dévouement et actions d'éclat serait trop long; je mettrai seulement sous les yeux des lecteurs du *Moniteur universel* une scène attendrissante dont j'ai été un des témoins oculaires.

Le lieutenant-colonel du 8<sup>e</sup> de ligne, blessé grièvement sur le terrain de Spickeren, à 6 kilomètres de Forbach, fut porté à travers le ravin, et sous le feu de l'ennemi, par huit de ses braves soldats; il était huit heures du soir, la ville de Forbach se perdait dans l'ombre et formait silhouette sur la clarté de la lune et le feu des batteries prussiennes. Ce groupe approchait du bivouac et marchait lentement. C'est à ce moment que je pris note de cette scène touchante que le crayon ne saurait reproduire avec trop de chaleur et d'enthousiasme.

7 août 1870.

L. DE NABAT.

Bâle, août 1870.

Monsieur le directeur,

Le spectacle qu'offrent, depuis quelques jours, toutes les gares de chemin de fer du Nord et de l'Est, est frappant à plus d'un égard. Partout des groupes de militaires, en tenue de campagne, attendant, dans les stations, les trains qui doivent les emmener. Fantassins, guides, carabiniers, officiers d'état-major, tous se dirigent en hâte vers la frontière. Ce qu'il y a de plus remarquable, et qui ne peut pas manquer de frapper les étrangers, c'est la bonne volonté dont font preuve tous ces soldats-citoyens, appelés subitement à un service qui doit constituer pour eux une charge des plus lourdes; pas un cri pas un murmure, mais partout des physionomies calmes et résolues.

Cinq divisions sont en marche sur les frontières, et le dessin vous représente l'arrivée des troupes de la 1<sup>re</sup> division à la gare de Bâle.

Veillez agréer, etc.

A. D'ESCHER.

## LE GÉNÉRAL CHANGARNIER

Un Monk qui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, n'a pas encore trouvé son Charles II.

Sorti de Saint-Cyr, en 1815, au moment où Napoléon partait pour Sainte-Hélène, Nicolas-Anne-Théodule Changarnier entra dans les gardes du corps du roi Louis XVIII. Il fit, avec le Dauphin, la campagne d'Espagne, en 1823, et la Révolution de juillet le surprit capitaine dans la garde royale.

Il servit les d'Orléans comme il avait servi les Bourbons de la branche aînée. Il les servit même glorieusement. L'Afrique fut le champ de bataille où il s'illustra jusqu'en 1848. Il brilla à Mascara, à Constantine, dans l'expédition des portes de fer, qu'il fit avec le duc d'Orléans, dans ses combats contre les Hadjoutes et les Kabyles, à Médéah, au col de la Mouzaïa, sur les bords du Chélif. En 1843, il était général de division, et, en 1847, le duc d'Angoulême lui avait confié le commandement de la division d'Alger. A l'avènement de la République, il fut un des premiers à offrir ses services au gouvernement provisoire, et, faisant acte de républicanisme, il concourut, sans en avoir reçu le mandat, à disperser l'émeute du 16 avril. Si le général Changarnier cherche à faire des rois, on voit aussi qu'il accepte facilement ceux qu'on a faits sans lui.

Les élections partielles de juin 1848 le firent représentant du peuple de Paris. Il commanda la garde nationale sous Cavaignac et sous le prince président jusqu'au coup d'Etat, après lequel lui et bien d'autres représentants étaient écroués à Mazas. Il passa trois jours en prison et fut éloigné par décret du territoire français. Il se retira en Belgique et de la vie politique.

Les documents publics n'ont, depuis, enregistré son nom que le 5 avril 1853, jour où il fut fait, par l'empereur Napoléon III, grand officier de la Légion d'honneur.

Le général Changarnier a vaillamment reparu sur la scène. Il est venu mettre sa vieille expérience militaire au service de la patrie en danger. Son cœur français n'a pas gardé rancune au gouvernement d'un premier refus. C'est d'un noble cœur. La France lui tiendra compte de ce sacrifice d'amour-propre, comme elle lui témoignera toujours son admiration pour sa brillante carrière militaire.

L. DE B.

## LE COLONEL D'ESPEUILLES

Le marquis d'Espeulles était aide de camp du Prince impérial, un gentilhomme de la *high-life* parisienne.

Un seul jour en a fait un héros. L'histoire en fera un Léonidas.

Son défilé des Thermopyles a été le col du Pigeonnier, cette première gorge de notre chaîne des Vosges.





La place de la Concorde le jour de la réouverture des Chambres.



PARIS. — La lecture du *Moniteur universel* tous les soirs au kiosque du pont Royal!





Le général Changarnier (phot. Pierre Petit.)

C'est à Wissembourg, le 3 août, qu'il a accompli cette action d'éclat qui désormais illustrera sa carrière militaire.

A la tête du 3<sup>e</sup> hussards, pour donner le temps de se reformer aux régiments surpris du général Abel Douay, le colonel d'Espeuilles a chargé dix-sept fois de suite, et sans donner aux chevaux le temps de souffler, les colonnes prussiennes.

A la dix-septième charge, son régiment est réduit à cinquante cavaliers.

N'importe ! d'Espeuilles n'hésite pas. Héroïque, sans blessure aucune, le sabre à la main et le premier en tête, il s'élance contre les carrés d'infanterie prussienne dont les décharges couchaient par terre hommes et chevaux.

Le colonel d'Espeuilles est à peine âgé de quarante ans. Il est sorti sain et sauf de ce combat homérique.

Que les Prussiens, qui se cachent toujours sous bois et qui ne se battent que dix contre un, nous montrent dans leurs rangs un héros pareil.

Nous le saluerons avec admiration comme le colonel du 3<sup>e</sup> hussards les a forcés de saluer sa vaillance.

M. V.



Le colonel d'Espeuilles (phot. Liébert.)



suisse. — Les troupes fédérales arrivant de Bâle en prévision des événements de guerre.



PARIS. — Les canons transportés du Mont-Valérien aux fortifications de Paris.



## COURRIER DU PALAIS

Vous allez peut-être trouver cela bien puéril pour prendre place dans ma chronique ; mais, quand on est forcé de porter son attention sur les choses du palais, au moins est-il permis de choisir celles qui, par un point quelconque, touchent à notre préoccupation constante : tous les matins, les deux premières heures des audiences correctionnelles sont consacrées à juger des individus arrêtés comme ayant pris part aux diverses scènes tumultueuses qui se sont produites dans Paris à la nouvelle de nos revers. Le tribunal les condamne soit pour attroupements, soit pour outrage aux agents de l'autorité, soit pour provocation à la désobéissance aux lois, soit pour port d'armes prohibées, soit enfin pour cris séditieux, à des peines relativement sévères. Mais, le croirait-on, le cri séditieux qui revient le plus souvent dans ces poursuites, c'est quelque chose comme : Vive la Prusse ! avec des variantes.

On demeure stupéfait et l'on se demande chaque fois si l'on a bien entendu. — Mais quels sont les gens qui font entendre ce cri infâme ? quel est leur âge, quel est leur métier, quelle garantie de moralité offrent-ils ? Et puis comment expliquent-ils le fait ?

Où, je me suis fait toutes ces questions et, moi qui ai vu juger tous ces malheureux, moi qui ai vu leurs visages, leur tournure, qui ai entendu leurs réponses, je vous affirme que je ne sais pas à quoi m'en tenir.

Il y a parmi eux des ivrognes — et en grand nombre, — c'est incontestable. Dans ces moments de légitime surexcitation, on peut comprendre, à la rigueur, que, chez ces pauvres misérables pour qui l'ivresse est une habitude, qui se couchent ivres-morts pour se relever étourdis et qui se hâtent de boire encore, qui absorbent l'alcool sous toutes ses formes, il se produit un ébranlement nerveux chronique, que la raison décroît, que le bon sens s'oblitére et que l'excitation ne sait plus trop quelle est sa cause première. Il y a toujours quelque chose dans ces cervelles qui reste vague, nuageux ; c'est de la folie si vous voulez, et alors ce cri odieux est expliqué, quoiqu'il ne s'explique pas. Dans cet état la conscience est morte, il ne reste plus qu'un effet brutalement matériel.

J'ai entendu des prévenus présenter ce système de défense que leur visage heurté, creusé, plombé, plaquait beaucoup mieux qu'eux-mêmes. Mais, Dieu merci ! le nombre des buveurs d'absinthe est encore assez limité pour que tous les Prussiens de hasard n'y trouvent pas une excuse.

Il est bien entendu que je ne puis pas admettre, que je ne veux pas admettre qu'un Français, en possession de sa raison, ait l'impudence de former dans son cœur et d'exprimer à voix haute le vœu impie que comportent ces trois mots terribles.

Que dire des autres ? Parmi eux, il y a la catégorie des gens que la peur grise... C'est là une hypothèse à peu près absurde, mais enfin il faut la compter pour quelque chose dans le total de ces condamnations. Il y a aussi quelques imbéciles, quelques vantards fanfarons, qui ont si bien perdu le sens moral qu'ils croient faire une plaisanterie !...

Oh ! ne protestez pas ! je vous affirme que ces natures-là existent.

Il peut y en avoir aussi, qui crient : Vive la Prusse ! en haine des sergents de ville et de tout ce qui ressemble à l'autorité. N'est-ce pas plus que désespérant ?

Mais enfin, les autres ?

L'un a répondu : je suis bien loin d'être Prussien, et la preuve que je suis Français, c'est que j'avais dans ma poche ma carte d'électeur, quand j'ai été arrêté !

— Moi, répond un autre, comme je suis né en Alsace et que j'ai les cheveux blonds, la figure carrée et l'accent allemand, on a couru sur moi et on a voulu me battre, c'est ce qui m'a irrité...

Je ne puis pas, cependant, vous rappeler tous les genres d'excuses qui se sont fait jour devant la 6<sup>e</sup> et la 7<sup>e</sup> chambre de police correctionnelle. — Les uns allaient partir pour la frontière, les autres

venaient de s'engager volontairement, etc... — C'est à n'y rien comprendre !

M. le président de la 6<sup>e</sup> chambre a cependant demandé à l'un d'eux : « Est-ce que par hasard vous n'auriez pas été payé pour jeter ce cri ? »

Malheureusement, ce prévenu-là répondait d'une voix sourde — quand il répondait — et nous n'avons rien pu saisir dans le bourdonnement inarticulé qu'il a fait entendre.

Ah ! pour l'amour de la patrie, pour l'amour des pères français et des mères françaises qui vous ont engendrés, pour l'amour de vous-mêmes, ivrognes, criards, fantaisistes, sceptiques, esprits à l'envers, criez tout ce que vous voudrez, tout ! mais ne criez pas : Vive la Prusse !

Un dernier mot, maintenant, sur le procès de Blois : le lendemain du jour où le verdict a été prononcé, la haute cour s'est réunie et l'audience a été ouverte à 8 heures du matin. Vous savez déjà que j'avais bravement déserté, la veille, mon poste de reporter, et vous savez pourquoi. Que celui qui se sent l'envie de m'en blâmer, aille passer trois semaines, à cinquante lieues des siens, qu'il essaye de travailler là, dix heures par jour, du plus formidable travail qui soit au monde, et avec les douloureuses préoccupations que vous savez, et il comprendra pourquoi nous sommes partis le lundi soir.

Le mardi, donc, la haute cour, jugeant sans jury, a condamné les accusés contumax. Si vous avez encore le loisir de feuilleter les journaux de la semaine précédente, vous trouverez, dans quelque coin, les noms de ces accusés et les condamnations qui les ont frappés. La haute cour a aussi, sur les conclusions de M. l'avocat général, acquitté les gérants des journaux *la Cloche* et *la Marseillaise*, cités devant elle, pour publication de comptes rendus infidèles et injurieux ; puis elle a déclaré qu'il n'y avait lieu à suivre sur les réquisitions prises, à une précédente audience, par M. le procureur général Grandperret, contre trois défenseurs. Quant à cela vous apprenez probablement le résultat de l'incident en même temps que l'incident lui-même, cela aurait pourtant fait grand bruit en d'autres temps.

La cause saillante de la semaine s'est déroulée devant la 7<sup>e</sup> chambre correctionnelle. Il s'agissait d'un fait bien grave, d'un fait qui a le don d'émouvoir singulièrement les esprits dans tous les pays et dans tous les temps ; cela a fourni le sujet de cent drames et de mille épisodes de roman ; il s'agissait de la destruction d'un testament.

Une plainte avait été portée contre Thomas Prestrot, soupçonné d'avoir supprimé et détruit un testament qui lui enlevait l'héritage de son oncle. La plainte avait été portée, bien entendu, par des cousins du vieillard, décédé octogénaire ; mais une ordonnance de non-lieu avait été rendue en faveur de M. Louis Prestrot ; les cousins se pourvurent, et la question fut de nouveau posée à la chambre des mises en accusation. Il s'ensuivit la comparution de M. Louis Prestrot devant le tribunal correctionnel.

Encore un type de comédie ou de roman que l'oncle défunt ; il avait 200,000 francs de fortune, environ, et il vivait dans un appartement moins que modeste. Thomas Prestrot, son neveu, était son héritier présomptif ; il était fort bien avec son oncle, et celui-ci était, par contre, fort mal avec ses nombreux cousins. Un peu de complaisance pour les manies d'un vieillard, un peu de patience et tout allait à merveille. Mais il y eut entre l'oncle et le neveu une discussion d'intérêts, à propos d'un immeuble que le premier avait vendu au second. Il paraîtrait que pour échapper en partie aux droits de mutation, une partie du prix avait été dissimulée dans l'acte et devait être payée directement, de la main à la main. Il n'y avait pas de contre-lettre, et le neveu se contenta de nier purement et simplement la convention.

Comment peut-on avoir la sottise d'agir ainsi envers un parent à qui il est si facile de prendre sa revanche ? Il arriva ce que le neveu aurait dû prévoir et ce qu'il ne paraît pas avoir prévu : Le vieil oncle, furieux, rechercha des cousins qu'il avait parfaitement oubliés, et il écrivit à l'un d'eux cette

lettre significative qui ne pouvait certainement pas rester sans réponse :

« Paris-Belleville, le 27 décembre 1866.

« Mon cher cousin,

« Il y a longtemps que je souhaite écrire pour avoir de tes nouvelles et savoir ta santé, que je souhaite être aussi bonne que la mienne, je l'espère.

« Je profite de la présente pour t'offrir mes souhaits de bonne et nouvelle année, et mes salutations toutes cordiales, en attendant le plaisir de nous voir, de nous exprimer de vive voix, de nous serrer la main de tout cœur.

« Je voudrais savoir les prénoms de tes enfants, les tiens et de Marianne, ta sœur, ma cousine et sa fille et ses enfants ; sitôt la présente reçue, envoie-moi cela et vos adresses.

« Je suis, dans cette attente, ton cousin et ami,

« Louis-Marie PRESTROT.

« Rue de Paris, 241, à Paris-Belleville. »

Puis il alla chez un homme d'affaires demander le modèle d'un testament olographe, puis il écrivit ce testament et, chose qui établit bien une volonté arrêtée, il mit six mois à l'écrire !

Six mois ! Il passa six mois à déshériter son neveu ! Il fit mieux, il consulta son notaire sur la forme et sur la validité de ce testament, soumettant ainsi à l'examen des gens experts son travail, jour par jour ! On aurait dit, en vérité, qu'il prenait à tâche d'amasser les témoignages dans la prévision de ce qui est arrivé.

L'oncle est pris d'une attaque de paralysie...

O Regnard, que ne peux-tu lire cette histoire réelle, toi qui as écrit la comédie si gaie et si terriblement lugubre et réaliste qui a pour titre : *le Légitimataire*.

Le neveu vient s'installer près du chevet du vieillard qui meurt au bout de huit ou dix jours, et le testament ne se retrouve plus !

Voilà la cause, avec quelques déclarations de témoins en plus, et des déclarations qui n'ont pas grande importance.

Le prévenu a soutenu qu'il y avait contre lui une sorte de conspiration de tous les collatéraux ; mais le tribunal l'a condamné à un an de prison, 300 fr. d'amende et à des dommages-intérêts à fixer par état.

Allons, monsieur, il faut restituer,

PEPIT-JEAN.



COMÉDIE-FRANÇAISE : *Pour les blessés*, à-propos patriotique en vers, par M. Eugène Manuel. — GYMNASSE : reprise de *Diane de Lys*. — CHATELET : Représentation de la troupe de l'Alhambra, de Londres. — GAITÉ : *Les Volontaires de 1793*, chant patriotique. — M. Jean.

Il appartenait à l'auteur sympathique et applaudi des *Ouvriers*, à M. Manuel, d'écrire cet appel à la charité interprété l'autre soir au Théâtre-Français : *Pour les blessés*. Le décor représente une chaumière ; dans cette chaumière, sur un lit de camp, est étendu un officier français, évanoui, et veillé par une jeune femme en costume d'infirmière. Vous voyez d'ici le tableau :

C'est auprès du chevet l'invisible témoin,  
Qui devine, au regard, la souffrance inquiète,  
Tend vers la bouche en feu la boisson toujours prête,  
Relève l'oreiller sous le front alourdi.

M. Manuel a souvent trouvé la note juste, toujours la note émue. Les vers suivants ont remué tous les spectateurs et atteint leur but :

La charité s'éveille, infatigable, ardente ;  
Pas un cœur qui ne batte aux efforts que l'on tente !  
Vous chautiez le départ : nous songeons au retour !  
Vos plaintes, vos douleurs, vos besoins sont les nôtres ;



Ceux qui n'ont pas de fils ont ceux de tous les autres,  
Et le danger commun fait le commun amour!  
O vous qui mesurez la gloire et sa misère,  
Tranchez le superflu, livrez le nécessaire!  
C'est en vous qu'ils ont foi, tous ces pauvres blessés!  
Et vous ne donnerez à leurs fils, à leurs veuves,  
A tous ceux qu'atteindront ces sévères épreuves,  
Jamais trop tôt, jamais trop tard, jamais assez!

Après avoir lutté jusqu'au dernier moment contre l'inattention publique, le Vaudeville et les Variétés ont fermé leurs portes, de guerre lasse. Le Gymnase fait encore bonne contenance et a repris *Diane de Lys*, avec M<sup>lle</sup> Desclée. — Quant aux autres théâtres, voici les récents bulletins que nous pouvons en publier : La salle du Châtelet est livrée à la troupe Anglaise, dite de l'Alhambra, sous la direction de M. S range. Etrange! étrange! C'est un spectacle mosaïste, à la façon de ceux des cafés-concerts de nos Champs-Élysées : des clowns, des danseuses, des gymnastes, des symphonistes, voire même des patineurs, — avec la *Marseillaise* au bout, orchestrée par feu Berlioz. Il y a trois mois, la troupe de l'Alhambra aurait fait courir tout Paris; à l'heure qu'il est, elle attirera un nombre raisonnable de curieux, les endurcis de plaisir, qui se font de jour en jour rares.

La *Chatte Blanche* défraye toujours la Gaité, comme autrefois *La Biche au bois* défrayait la Porte Saint-Martin. Entre les deux tableaux de la cour du roi Migonnet et de la noce des serins, un petit acteur de neuf ans vient chanter, avec un aplomb navrant, un hymne aux *Volontaires de 1793*. A quoi bon cette parodie? Vous me répondrez que les autres acteurs s'engagent tous pour la guerre en ce moment. Voilà pourquoi le jeune Avrain est destiné à remplacer pendant quelque temps le ténor Capoul.

Ceux qui ne partent pas pour l'armée se laissent mourir comme M. Jean. Qu'est-ce que c'était que M. Jean? Une personnalité originale, très-connue du monde dramatique, un beau et fort garçon épris de la tragédie jusqu'au délire. Il avait été élève de Saint-Aulaire. Je me souviens de l'avoir vu à l'Odéon, il y a quelques années, dans le rôle d'Oreste, qu'il ne joua que cette seule fois. Il y fut remarquable, mais avec des extravagances qui gâtèrent tout. Ensuite on le vit à la salle de la rue de la Tour d'Auvergne et sur quelques scènes de la banlieue, mais à de longs intervalles. Pourquoi Jean-François Jean ne joua-t-il pas plus souvent? Pourquoi toucha-t-il si peu au rêve de toute sa vie? L'orgueil et l'amertume furent les causes de son isolement. Il s'attendait toujours à ce que les sociétaires de la Comédie-Française viendraient le cher-

cher dans son jardinet de la rue de Montreuil pour sauver la tragédie. La Comédie-Française y mit de la négligence; aujourd'hui, M. Jean est mort, et la tragédie ne s'en porte pas mieux.

CHARLES MONSIELET.

CHRONIQUE MUSICALE

LE TAMBOUR

On ne nous chicana pas sur l'à-propos de cette petite étude. Depuis un mois, la musique du tambour tient lieu de toute musique. Il faut la subir en ce qu'elle a de trop farouche pour les oreilles friandes de suavités mélodiques; il faut aussi s'en enivrer, car elle communique à l'air que nous respirons je ne sais quel frisson de colère en parfaite harmonie avec les sentiments qui nous tiennent tous en ce moment.

Et même, si vous voulez bien y réfléchir, le tambour est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. C'est merveille qu'une machine aussi simple puisse avoir tant d'action sur notre organisme. Une peau de veau tendue sur un cylindre de cuivre et battue avec deux petits morceaux de bois, il n'en faut pas plus pour réveiller les courages endormis, échauffer les cœurs de plusieurs milliers d'hommes et les mettre dans cet état frémissant qui enfante les actions héroïques. Telle est la magie du rythme sur notre être sensitif, telle est encore la nature du son particulièrement vibrant qui s'échappe de l'instrument.

Aussi, le tambour, considéré dans l'emploi qu'on en fait à la guerre, n'a point d'équivalent parmi tous les engins inventés pour produire des sons ou des bruits. Il est comme ces mots, d'ailleurs si rares dans la langue, et dont la force expressive est telle qu'on ne pourrait leur substituer un synonyme.

Mais, allez, celui qui a fabriqué le premier tambour était sans le savoir un grand destructeur d'hommes, autant valait tout de suite inventer la poudre.

Il est vrai que le tambour remonte à la plus fabuleuse antiquité. Aussi je n'en ferai point l'histoire chez les Hébreux et les Égyptiens, car je la sais tout juste aussi bien que les savants qui ne la savent pas... Quelques notes et citations cependant sur l'emploi du tambour dans les temps modernes.

Le tambour nous serait venu d'Orient par les Maures et les Sarrasins, ces grands colporteurs du moyen âge. Mais il est avéré qu'il a retenti, pour

la première fois en France, au siège de Calais, en 1347, et qu'il figurait en tête de l'armée d'Édouard III. Les noms qu'on lui donnait alors étaient très-variés. En latin, on l'appelait tympanium, tymbris, tambula, taborlum, tabur, etc... En français: tympan, tabor, taborin, hedon, etc... Je fais grâce du reste.

Cependant, le tambour avait deux voix: l'une guerrière, l'autre plus douce pour célébrer l'allégresse publique. Lisez plutôt ce passage de Bouchet, parlant, dans ses *Annales d'Aquitaine*, de la cérémonie qui fut faite lorsque l'on porta à Madrid, la rançon de François I<sup>er</sup>: « Redondoit de tous côtés un si grand et si merveilleux bruit des arquebousiers qu'on ne se pouvait ouïr l'un l'autre; aussi pour le bruit des tabours, qui estoient avec les gens de pied françois, ensemble fibres, trompettes, clavons et autres instruments démonstratifs de joie. »

Je ne puis non plus priver le lecteur de ce passage de Rabelais, où il est question du tambour au milieu d'une thèse plaisamment superstitieuse que soutient Pantagruel, sur le brouhaha des batailles. La tirade est, d'ailleurs, d'une grande éloquence et elle se rapporte encore (tristement!) aux choses du présent.

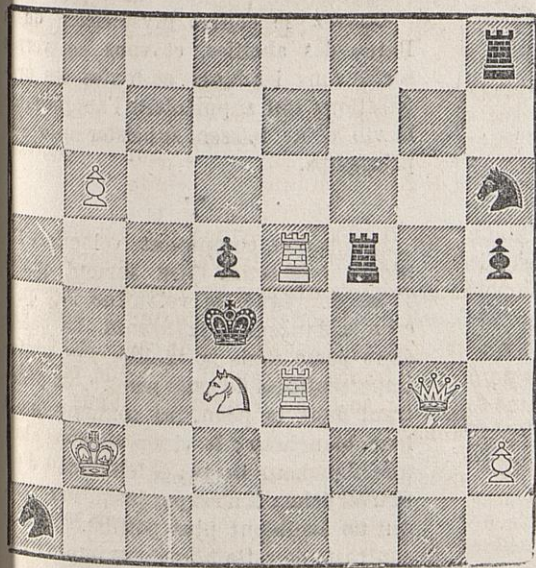
Pantagruel s'adresse donc à frère Jean des Entonneurs, et lui dit: « Je confesse que les diables ne peuvent par coups d'espée mourir, mais je maintiens qu'ils peuvent pastir solution de continuité, comme si tu coupais de travers une flamme de feu ardent, ou une grosse et obscure fumée. Et crient comme diables à ce sentiment de solution, laquelle leur est doloireuse en diable. Quand tu vois le heurt de deux armées, penses tu que le bruit si grand et horrible que l'on y ouit proïenne des voix humaines, du heurtis des harnois, du cliquetis des bardes, du chaplis des masses, du froissis des piques, du bris des lances, du cri des navrés, du son des tabours et trompettes, du hennissement des chevaux, du tonnerre des escoupettes et canons? Il en est véritablement quelque chose, force est que je le confesse. Mais le grand effroi et vacarme principal provient du deuil et ullement des diables, qui là guettants pesle-mesle les pauvres âmes des blessés, reçoivent coups d'espée à l'improviste, et pastissent solution en la continuité de leur substance aérée et invisible. »

... Le tambour fit son entrée à l'Opéra, en 1706, dans *Alyone*, musique de Marais. Il servait à simuler les grondements du tonnerre dans un morceau imitatif de la tempête. Jusqu'à l'arrivée de Gluck, « la tempête d'Alyone » a été considérée comme un chef-d'œuvre de musique dramatique.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 345

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 343.

- 1. C 5 D
- 2. D 6 TD
- 3. P 4 F, échec et mat.
- 1. R pr. C
- 2. C ad libitum (1)
- 2. R joue
- 3. D 3 D, mat.

(A)

- 1. R 5 R (B)
- 2. R pr. C

(B)

1. R 5 F

2. D 6 FD, échec et mat le coup suivant.

Solutions justes: MM. L. de Croze, à Marseille; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Stiennon de Meurs, à Liège; C. Fretté, à Guitres; Emile Frau, à H. Frau, à Lyon; Aymard, à Portes.

Autres solutions justes du problème 342: MM. Aymard; C. Frette.

P. JOURNOUD

PANORAMA DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

Grande gravure représentant une vue panoramique des États allemands, avec l'indication des points les plus importants du théâtre de la guerre: places, forteresses, fleuves, obstacles fortifiés, villes et villages de la Confédération et des duchés.

Cet immense panorama, qui embrasse une partie des États du nord de l'Europe, a été dessiné avec une véritable habileté par M. Deroy.

Le dessinateur s'est supposé placé, à vol d'aérostat, au-dessus de Nancy; à une hauteur qui permet de suivre les mouvements combinés des forces de terre et de mer.

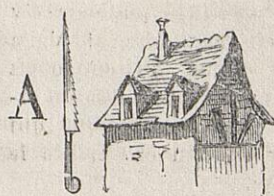
C'est plus qu'une carte; c'est, pour ainsi dire, une photographie idéale, cependant exacte, des régions vers lesquelles l'attention du monde entier est portée en ce moment.

Prix: 50 centimes.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

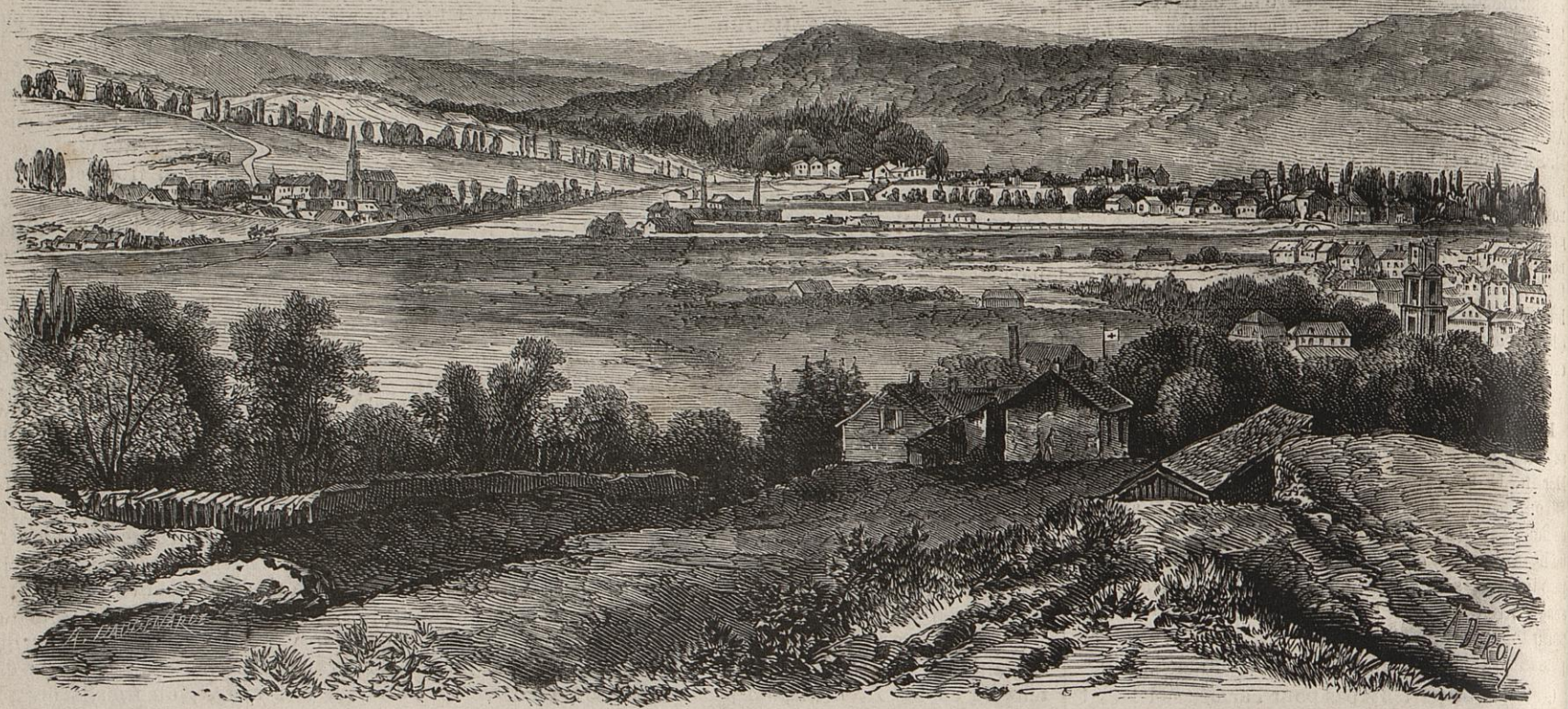
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Épée de Damoclès, le chagrin pend sur la tête de l'homme à chaque pas.





LA FRONTIÈRE. — Vue générale de Saarbrück avant la reprise de cette ville par l'ennemi. — (D'après M. Paul de Katow, notre correspondant.)

... Beaumarchais s'était donné pour emblème un tambour avec cette devise: *Silet nisi percussus* (Il se tait s'il n'est battu).

Ici je serre mes baguettes et j'arrête court mon histoire du tambour, laquelle se continue actuellement en Lorraine, par un de ses chapitres qui ne sera pas le moins glorieux.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Galilée l'a dit : la terre tourne. Mais, hélas! la tête tourne aussi, surtout à ceux et à celles qui ont le malheur d'y découvrir des cheveux blancs! Voilà pourquoi, sans doute, ils emploient étourdiment des produits à base de nitrate d'argent, terrible caustique qui dessèche le cuir chevelu et stérilise le terrain capillaire.

M. Crucq a voulu remédier au mal; il y est parvenu en remplaçant le nitrate par le quinquina, substance hygiénique qui rafraîchit la tête, la dégage des pellicules qui étouffent le germe du cheveu dans son bulbe, et rend enfin à la chevelure sa couleur primitive, qu'elle ait été brune, blonde ou châtain. Voilà une véritable conquête de l'art industriel sur la nature.

Fournisseur de la reine d'Angleterre et du roi de Prusse, M. Crucq a vu ses travaux scientifiques récompensés d'une médaille d'or et de trois médailles d'argent (rue de Trévise).

La ruche élevée par M. Violet à la Reine des abeilles, sur le boulevard de l'Opéra, est une honnête dorée où les coquettes dignes de ce nom

viennent faire leur cour à cette reine industrielle, grande dispensatrice de la beauté.

Entrez dans le charmant retrait de la Reine des abeilles, et consultez cette savante pythonisse de la coquetterie; elle rend des oracles infallibles, et ses talismans remédient aux désastres de l'âge et de la fatigue.

Essayez son cold-cream aux roses ou sa crème Pompadour, et votre teint recouvrera son éclat primitif, votre épiderme, son polléstiné, sa diaphanéité. Par l'Eau de beauté de S. M. l'Impératrice, la ride sera comblée, une jeunesse nouvelle éclairera votre visage; son savon de thridace assure la santé du tissu dermal; il est connu dans le monde entier.

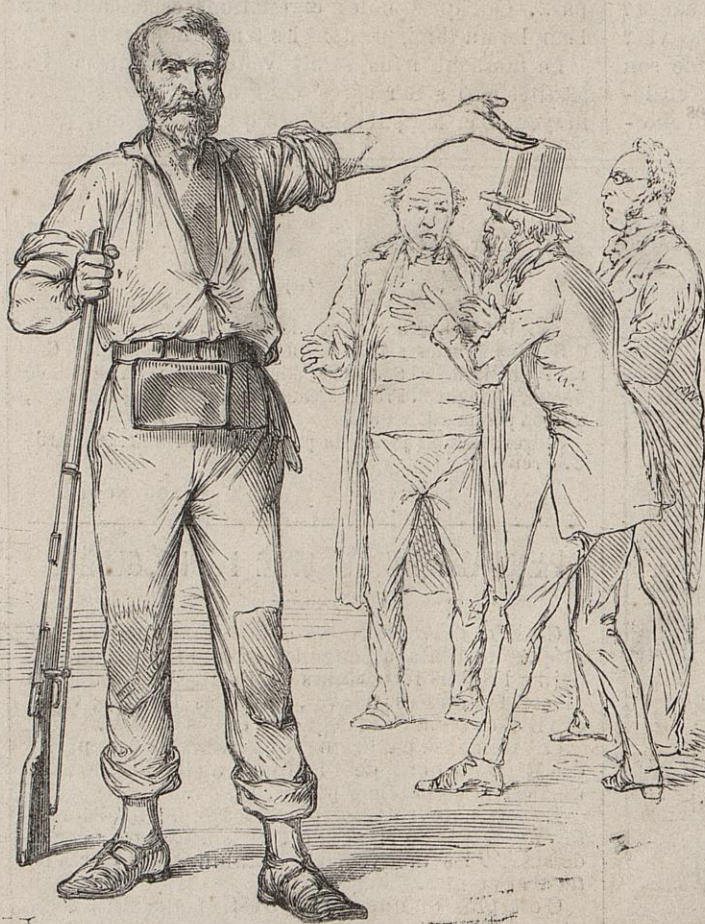
Ouvrez le coffret mystérieux de la Reine des abeilles, et vous en verrez sortir tous les fards et toutes les préparations qui suppriment l'automne de la vie et ne laissent subsister que son printemps.

Les poètes comparent volontiers l'épiderme au satin. C'est surtout quand il est imprégné de veloutine Fay qu'il en a la douceur et la beauté. La poésie alors passe dans la réalité. Les grains imperceptibles de cette poudre, en pénétrant dans la peau, lui communiquent leur blancheur; le visage acquiert alors une blancheur suave; le teint brille d'un nouvel éclat; il n'est pas jusqu'aux yeux qui ne semblent plus pétillants par le contraste de cette blancheur improvisée.

La veloutine a vraiment le don de la jeunesse (rue de la Paix).

Comtesse A. DE BORETTY.

IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.



Ils sont à se demander si nous nous en mangerons par Bismark à la sauce légitimiste, à la sauce orléaniste ou à la sauce républicaine! — M'est avis qu'il vaudrait mieux s'arranger pour ne pas être mangé du tout... ou pour manger Bismark, si c'est possible.